

le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro triple contient des textes inédits d'auteurs de Suisse romande et des poèmes de Robert Şerban, traduits du roumain par Benoît-Joseph Courvoisier; un exemplaire coûte 15.- CHF

Lettre au Journal Le Persil

par Catherine Safonoff

29 avril

Bon, je me suis dit sur le banc, j'ai survécu au Salon du livre encore une fois. Soleil piquant, très vif, et la neige sur les crêtes du Jura. Quelqu'un venait de me parler d'un voyage en Crète. L'île est toute fleurie en ce moment. J'écoutais Magali et je n'osais pas penser que plus jamais je ne remettrais les pieds en Crète. J'ai allumé une cigarette et j'ai écarté cette autre pensée : c'est la dernière fois que je mets les pieds au Salon du livre.

Cette pensée-là s'est solidifiée pendant la descente de la route de Ferney. C'est la plus belle longue descente à vélo du canton. Les premiers deux cents mètres, on glisse dans un tunnel de grands arbres, non seulement on roule mais on vole. Comme ce n'est pas goudronné, mieux vaut bien tenir son guidon. Le Salon, pas de regrets, mais la longue belle descente jusqu'à la place des Nations, c'était fini aussi.

Sur un papier, à côté de l'ordinateur, j'ai un brouillon au crayon où je fais une description de la suite de la route ; pourquoi elle devient route de Montbrillant, quelle vue fantastique on a sur le Mont-Blanc, et je raconte aussi que quelques mois j'ai habité au 5^e étage de l'immeuble en surplomb sur les rails des trains, un appartement où j'avais le vertige même sans me tenir sur le balcon, et j'avais fini par mettre un matelas dans la cuisine, qui donnait à l'arrière. Mais les descriptions sont laborieuses à écrire et plus personne ne les lit. Donc, Monsieur Popescu, épargnons cette description.

Deux femmes de ma connaissance m'ont vu parler avec vous. Les deux ont eu le même petit sourire, du moins il m'a semblé, un petit sourire amusé. Comme si elles pensaient, ah la pauvre dame, elle succombe au charme de Marius Popescu... Alors que nous étions en train de discuter d'article à écrire et d'autobus à remorque. Probablement que ces deux personnes

n'ont rien pensé du tout et que j'invente leur sourire un peu malicieux.

Dimanche 30 avril

Dormi très tard du sommeil du juste. Vers 5 heures, Reine, m'appelle : elle pense s'être fêlé une côte, a mal et j'ai proposé de lui apporter un médicament. J'y vais à vélo. Elle me fait une description de son ossature très fragile et me dit qu'elle en a marre de partir comme ça en petits morceaux. Je voudrais l'égayer, la difficulté étant que, si elle rit, elle souffre ; on dit bien, se tordre les côtes, encore faut-il non-fêlées. Ça s'est arrangé après les deux comprimés et quelques verres de vin. Nous avons passé une bonne soirée. J'aime la cuisine de Reine. Elle a ouvert le tiroir des photographies. Quelques-unes ont été prises à la taverne grecque *Chez Spiros*, rue de la Terrassière. On voit Reine danser sur une table, hauts talons et jupe à fleurs. C'est la seule personne à qui je peux confier absolument tout et n'importe quoi, des choses inconvenantes et bêtes, et le plaisir est là, de libérer l'idiotie sans scrupules. Reine trouve que je gaspille ma vie en écrivant. – Tu sais, les gens, ils ne lisent que la figure... me dit-elle. C'est exactement l'impression que j'ai eue au Salon du livre.

Elle a pointé son index vers mon reflet dans la vitre. – Ce qui est écrit, ils s'en fichent ! Elle a sorti une autre photo prise *Chez Spiros*. Je suis assise dans le coin, en noir, les yeux sur le guitariste et je tape des mains ; à vrai dire je n'y arrivais pas, à frapper le rythme. C'est le début de l'écriture, mon incapacité musicale. Reine, elle, attrapait la cadence. Regarde comme nous étions mignonnes, dit-elle. Elle pousse le plus gros soupir que sa côte lui permet. Elle plisse les yeux, plisse le nez, les joues, ratatine la bouche et nasille : Toi, moi, comme les Chinois ! L'air jeune longtemps-longtemps ! Et puis crac, fuit, le ballon pète d'un coup ! Et nous rions comme des bossues.

Lundi 1^{er} mai.

<< La chance existait-elle pour un homme qui a perdu tous les siens ? Il faut croire que oui. La chance est une rivière invisible. Elle coule à nos côtés sans interruption, transparente et insaisissable, faisant ruisseler sur nos vies des bienfaits que nous ne savons pas retenir. Comme la canne de l'aveugle qui sonne différemment suivant ce qu'elle rencontre, la chance est à l'œuvre partout, comme une langue oubliée dans laquelle j'aurais grandi. La chance attend quelque chose de moi. >>

Extrait du roman de Jean-Pierre Milovanoff, *Le mariage de Pavel*. Je recommande ce livre aux lecteurs de Persil. Pourquoi ce nom ? Petroselinum crispum, plante cultivée, ne pousse pas spontanément. Faut-il chercher la raison du côté de la crispation ou dentelle ou frisure non-spontanée ? Quand j'étais petite, il y avait parfois chez le boucher du coin, au milieu du marbre en vitrine, une grande tête de cochon, rose pâle, aux yeux clos de cils blancs, du persil dans les trous de nez. La tête avait l'air plus endormi que mort, et c'était ça qui me faisait peur : que le cochon dorme la tête coupée. Le mot macabre, je ne le savais pas ; ce qui était macabre, c'était le persil moqueur, le joli brin vert qui chatouillait les narines du mort. Bien sûr que, quand ma grand-mère de Payerne faisait des côtelettes de porc, j'oubliais la tête pâle. C'était excessivement bon, doré, juteux, croustillant, tendre ; le gras le long de l'os avait un goût de – non, cela ne s'écrit pas. La cuisine de ma grand-mère Juliette, sa personne, les sentiments que j'avais pour elle, pour sa cuisine, pour mon grand-père Maurice, l'amour qu'ils avaient pour moi, cela n'est pas descriptible. C'était, pour reprendre la citation, la pure chance qui ruisselait, non pas à côté de moi, mais à l'intérieur de moi, la pure chance nourricière, mangeable, la pure chance à goût de côtelette de porc et de tant d'autres choses exquis que grand-mère Juliette mettait sur la table. Je me rappelle très bien quand j'ai compris qu'elle et Maurice allaient mourir loin de moi ; je partais en Amérique, je ne reverrais plus ces deux êtres irremplaçables, plus jamais personne ne m'aimerait autant qu'eux. Il est étrange, Monsieur Popescu, que je n'aie jamais relié la perte de ces deux-là au plongeon dans cette profonde piscine, l'écriture.

Mardi 2 mai

Vu une doctoresse dans le but de prolonger mon permis de conduire. Elle m'a fait mettre un pied devant l'autre bout à bout sur trois mètres, toucher le bout de mon nez les yeux fermés et lire des lettres à distance. Ma vue est à la limite de l'admissible. Pourquoi vouloir de nouveau conduire ? Je

me passe de voiture depuis deux ans. Mon demi-frère me dit que, sans voiture, je vis comme une pauvre, au-dessous de ma condition. Lui-même se sent tout nu, sans sa coque d'acier. Une voiture est signe de normalité, de bonne conduite, et même de bonheur. Tu ferais plus jeune, me dit-il, et tu pourrais encore voyager, d'ailleurs quand tu étais jeune, tu aimais Françoise Sagan... Comme je le regarde sans saisir, il tient un volant imaginaire et fait *vroum, vraoum*. Ben voyons, les Ferrari de la jeune auteur. Mon demi-frère veut-il me rappeler que, jeune ou vieille, je n'ai gagné que des bicyclettes avec ma littérature ?

Première semaine de mai.

Il y a quelqu'un ici et ça ne va pas. Je ne suis pas très hospitalière. L'hospitalité, c'est simple : c'est avoir le temps. Je n'en ai plus à revendre et Moïra continue de venir. Toutes les trois ou quatre semaines, la revoilà, soudainement, à l'improviste. Et tard le soir, quand elle sait que j'y suis, quand il n'y a plus d'autobus pour retourner en ville (où, d'ailleurs, les lieux d'accueil pour SDF sont fermés). Oh, qu'est-ce que ça me coûte ? J'ai une chambre d'ami, je peux bien mettre un casse-croûte et une bière sur la table. Ou si elle me dérange vraiment, que je verrouille ma porte, que je me barricade chez moi. Une femme qui vit seule dans une maison à l'écart doit pousser les verrous, la nuit tombée. Et frémir bien à l'abri devant le film d'horreur à la télévision. Je n'ai pas la télévision, j'ai seulement Moïra et j'oublie de tourner la clé le soir.

Je la reçois de moins en moins bien, mais elle ne paraît pas s'en apercevoir. L'autre soir, les choses ont viré d'un coup. 22 h. 30, Moïra n'a même pas frappé ; elle a simplement ouvert la porte et est entrée. J'étais plongée dans une phrase compliquée. J'ai piqué une colère monstrueuse, hurlant une kyrielle de grossièretés très articulées. Elle a reculé vers la porte, le dos rond, tellement comme un chien battu que j'ai eu honte, énormément honte, et je l'ai tirée par la manche dans la cuisine. J'ai fait du thé et, pour la centième fois, je me suis mise à expliquer que ma maison n'est pas un moulin, que j'ai ma vie, ma farine à moudre, qu'on n'entre pas comme ça chez les gens, on dit pourquoi – etc. Je peux toujours bavasser. Moïre secoue la tête, marmonne, son regard fuit de côté. C'était la première fois qu'elle me mettait dans une colère pareille, une colère à faire peur ; moi du moins je me suis fait peur.

On n'héberge pas les inconnus. Demandez à vos voisins, posez-vous la question à vous-même : accueillez-vous, de nuit, quelqu'un que vous ne connaissez pas ? On ne dépanne pas une personne antipathique, or il y a des chances pour que

quelqu'un dans un foutu pétrin soit antipathique. On passe son chemin. Mais quand on est chez soi ? Et que le pont-levis est baissé, eh bien c'est trop tard. C'était tout de suite trop tard avec Moïra. Je l'ai su immédiatement. Un savoir mental, complètement inutile. La courte phrase à dire tout de suite (je ne supporte pas ta présence), je ne l'ai toujours pas dite. Et ça va faire un an qu'elle passe et repasse et que, de mauvais gré, je lui donne asile. Pas de papiers, pas d'argent, pas de logis, de parenté, de travail : le total de tous ces trous, c'est que les mots sont troués eux aussi. Ils ne tiennent plus l'eau, quelle que soit la langue. Moïra a reculé en arrière du commun langage, dans une plainte répétitive contre tout et tous, qu'elle marmonne, grommelle, ressasse, et rien d'autre à faire que de lui filer encore une fois un billet.

La nuit de ma grosse colère, j'ai abandonné. Je lui ai filé un gros billet et dit que je ne lui demandais rien. – Je ne comprends rien à tes histoires, tu peux rester, mais plus besoin de parler. Je l'ai dit doucement, aussi doucement que j'avais hurlé fort ; j'ai fermé la porte de mon bureau, elle est allée se coucher. Ça m'a pris une heure pour me calmer. Je n'ai plus écrit un mot.

Jours suivants, mois de mai.

La distance de fuite s'arrête sur une jolie image : << Les papillons se trompent parfois de fleur. >> C'était l'été, il faisait chaud, trop chaud. Comme l'été prochain ce sera de nouveau la canicule. L'ordinateur vient de me dire qu'on est passé au 9 mai. Hier j'ai lu le numéro de Persil sur le polar romand. Ça ne m'a pas distraite de mon étrangère dans la maison. Elle est toujours là, ses affaires sont dans la chambre. Elle est loin la journée et rentre tard. Elle applique les ordres à la lettre, m'évite, ne m'adresse plus la parole. La femme dont je parle dans *La distance de fuite*, c'est bien sûr elle, Moïra.

Je ne te demande rien, plus besoin de me raconter tes histoires, taisons-nous. De ma part c'était un arrangement de courtoisie (égoïste, aussi, écouter son baragouin est pénible). Ma violente colère, ma demande de silence : ça, elle l'a compris. Je suis consternée. On ne se parle plus, comme les gamins dans le préau, comme dans les familles en cas de haine. N'ayant pas eu à exercer ou subir ce traitement, je vois à quel point c'est une offense. Etre banni parce que tu n'es plus écouté, plus entendu, n'as plus personne à qui dire quoi que ce soit. Tout à coup l'écrivain confortablement installé dans ses phrases silencieuses entend ce que c'est, le cachot du pur silence. L'étouffement du mitard. Je suis mortifiée. Le gîte et le couvert, Moïra pouvait les avoir ailleurs : elle demandait surtout à être entendue. Ne plus parler, ne plus adresser la parole, c'est tenir l'autre pour quantité méprisable.

Je suis son autre. La tentative de dialogue a raté : la loi du silence nous met à égalité. Je ne te demande plus rien, sauf de se taire. Et j'ai posé 100 francs sur la table.

On paie un psy pour aérer son âme. Je paie ma visiteuse pour qu'elle la boucle. Cher Marius Popescu, je n'ai pas l'esprit à rire. Moïra a fait dérailler mon texte pour le Persil. Elle n'est pas plus un papillon que moi une fleur. Le verbe est pourtant juste, dans la dernière phrase de *La distance de la fuite*, le verbe se tromper. Cette femme se trompe d'adresse en venant chez moi, voilà bientôt un an que je lui répète que je ne peux rien pour elle. Marius, où est la faute ? Qui, d'elle ou de moi, se trompe le plus ?

Je m'adresse à vous en personne parce que je ne sais plus où me tourner quand elle est là. Même quand elle n'est pas là, elle me mange mon air. Je repense, Marius, au joli passage innocent sur mes grands-parents, plus haut, avant qu'elle ne débarque. Passage relié au souvenir d'une tête de cochon et au persil. Si je pouvais remonter dans le temps à ce moment-là- et fermer ma porte à clé et n'ouvrir à aucune Moïra ! Ça ne les empêcherait pas, elle et des centaines d'autres, de tourner dans la ville. Et puis, ne pas oublier que c'est à elle que je dois les dernières pages de *La distance de fuite*.

11 mai

Hier soir elle est rentrée, a ouvert la porte du bureau et m'a saluée. Elle est plus petite que moi, carrure costaute, blonde, yeux noirs, teint mat, visage mandchou. Tresse de côté, pull vert, veste en faux cuir noir, jeans moulants. Qu'elle me salue, j'aurais pu lui tomber dans les bras. Elle parle comme pour elle-même, je la suis dans la cuisine, si reconnaissante que la parole soit rouverte. Elle remplit la bouilloire, dit sans me regarder : J'ai fait le test. Le test ! Quelle horreur, pensé-je, il ne manquait plus que ça. Elle se tourne vers moi : Mais non, pas ça ! Je suis enceinte. Et puis j'ai un cadeau pour vous. Elle me tend un sac contenant un chemisier blanc. Ses yeux brillent. Elle est belle. Ils brillent de telle manière que bien sûr je m'écrie : Mais c'est merveilleux, c'est magnifique ! Tu es heureuse ? Et ton ami, il sait ?

- Naturellement qu'il sait. Il est venu avec moi à l'hôpital. Eclat des yeux noirs : Il est fou de joie...

Vendredi 12 mai

Elle part dimanche matin. Ainsi, Monsieur Popescu, grâce à mon papier pour Persil, voilà la vraie fin de *La distance de fuite*. Miraculeuse et vraie. Je crois à la bonne nouvelle. Si, dans quelques mois, on me demande d'être la marraine, il se peut que je ne dise pas non.

Prédelle d'un retable perdu (Abel, Noé, Moïse)

par David Bosc

C'est peut-être un chat maigre, dans le tintement des casiers à bouteilles, que poursuit le chien endormi sous la table aux journaux (ceux-là rendus plus épais par les mains nombreuses de la matinée, l'humidité du percolateur, les ronds de bière). De loin en loin, il tremble une patte comme à gratter sous la porte. Blasé, le fils Lunel, sûr de son coup, claque le flipper (*Theater of Magic*) : clac ! Le chien se dresse, d'abord l'avant, puis l'arrière, on entend le bruit des griffes sur le carrelage. Il tourne, frotte ses flancs aux barreaux des jambes, pousse sa truffe mouillée à la première braguette, un coup, n'insiste pas. Il lève les yeux, lève les mottes de ses sourcils en mime d'une question, d'une supplique de gueux, n'insiste pas.

Le patron ne regarde pas le chien, pas les buveurs, il regarde son enfant qui joue par terre avec son camion. Les buveurs, de vieux messieurs pour la plupart, ont aussi quelque chose d'enfantin. D'une manière ou d'une autre, ils viennent se placer sous son autorité. Et le moyen de tromper leur attente ? De ne pas quelquefois gronder, gâter, donner de l'indulgence ? Allons, allons.

Le cafetier, tandis qu'il essuie les sous-tasses, regarde jouer son enfant et soudain, la même douleur qu'au lendemain de la naissance, lorsqu'il avait pensé encore une fois : j'ai mis au monde une solitude. Il ne regarde pas le chien, pas les buveurs, il regarde l'enfant, il lui sourit, dans un instant il va dire : *Antoine, occupe-toi de ton frère, tu veux ?*

*

Entrée par le jardin, Myriam se tient au milieu de la pièce, les bras ballants. Elle a la bouche entrouverte et les yeux ronds, quoique sans aucun signe d'amusement ou de mépris. À droite, une fenêtre sans rideau ni volet (où se sont affichées, année après année, des générations de chats solitaires) fait un aplat de noir aveuglant. Myriam regarde son père affalé nu sur le fauteuil à la patte cassée, une bouteille de kirsch contre la peau du ventre.

Sous l'ampoule du plafonnier sa nudité rend une pâleur de bords de plaie, hormis les bras qui sont brunâtres et les pieds qui sont rouges. Myriam regarde le gros ventre glabre et le sexe tordu. Sur le visage, elle découvre un air de poupon après la tétée. Les paupières, peut-être, sont encore douloureuses (dont la peau est sûrement collante, pareille à celle du poulet cru à

l'ourlet du cou coupé), mais il n'a plus sur la gueule entière cet air fâché, ce pli de mauvaise colère qui la cloue d'ordinaire à deux pas de l'embrassade. Il y a ici un désarmement dont elle ne veut prendre avantage. Il dort tout ouvert. Elle lui sourit. Gratis.

Venant de la cuisine, sa sœur juste et sévère pénètre dans la pièce, frappe du talon en même temps qu'elle fait : Ha ! Puis elle jette une main en arrière sur le commutateur du plafonnier et plonge la scène dans l'obscurité requise. La fenêtre va bleuir en se creusant. L'aplomb du nez blanc de la camionnette apparaît déjà, puis ce sont deux colonnes tronquées de peupliers noirs. Sors d'ici. Les dents serrées, sa sœur juste et sévère dit encore une fois : *sors d'ici*.

*

À perte de vue, les troncs humides, comme des pattes de chien, s'enfoncent dans la neige. Adossée à l'un d'eux, tout au bout d'une trace pour personne, c'est une fille aux cheveux noirs sous la capuche noire de son sweat-shirt. Les joues blanches, les lèvres pâles, des yeux de menthe où nagent des paillettes rouges pour la violence des sentiments. Sa frange est coupée net, très basse : les cils s'y mêlent quand les yeux sont ouverts. Arc-boutée, elle s'appuie des épaules au tronc moussu ; ses deux mains plongent fermées aux poches arrière de son jean.

Elle a marché dans le rythme d'ahan d'un rock étrange à ses oreilles, qui la tirait, qui la poussait, comme deux mains sur ses hanches étroites. Elle a marché longtemps, inflexiblement, sans se laisser attendrir, ni par les chaussures mouillées, ni par l'entassement d'absence au-dessus d'elle, ni par ce bleu épouvantable et doux de la neige dans l'ombre.

À ses pieds, sur une page bosselée, elle s'applique à suivre les quelques phrases d'un oiseau : ongles, bec et la pointe des ailes. En bout de course, durant tout le jour à peine une tache citron, apparaît droit devant, comme tenu entre deux doigts au-dessus de la fente, le soleil, la lampe, la caresse. Elle sourit. Le chrome des écouteurs scintille sur sa poitrine. Elle relâche le cordon de coton noir qu'elle suçotait et murmure dans l'air froid : *c'est la fête et vous n'en savez rien*.

(Ce texte a paru au printemps 2010 dans la revue *Rouge dé clic* n° 1.)

Marianne et Philippe

par Alain Bagnoud

MARIANNE

« Elle était blanche... comme un agneau ! »

Tobias penchait un peu la tête sur le côté. Et moi :

« Non ! Tu l'as prononcé avec la douceur de celui qui aime les moutons, en prenant un petit côté Pompadour, houlette avec ruban, perruque fleurie et ferme d'opérette. Tu oublies le côté sadique du personnage. *Blanche comme un agneau*, c'est le loup qui le dit.

- Elle était blanche comme... un agneau !

- Pas trop sardonique. Caché derrière son apparence de bon garçon. Les deux registres. La victime représente pour lui la simplicité, l'innocence, quelque chose qu'il a perdu, dont il est nostalgique. Et en même temps, il y a cette touche de dépravation : je vais la bouffer toute crue, sa pureté m'excite comme une ancienne aspiration que j'ai bafouée. Cette candeur, je vais la profaner.

- Elle était... blanche... comme un agneau ?

- Presque ! J'aime bien le ton de surprise que tu as eu en prononçant *agneau*, mais pas aussi accentué.

- Elle était... blanche... comme un agneau...

- Oui ! Tu l'as ! »

Tobias répétait la phrase, l'associant à cette posture intérieure qu'il avait prise en la prononçant. Je me suis levée. Il aurait voulu poursuivre mais nous devions nous précipiter avant que les magasins ne ferment, lui ai-je rappelé.

Son corps s'est étiré, mains derrière la tête, regard vide. Il s'est planté devant la fenêtre, face aux montagnes rongées dans le bas par les coteaux de vigne et les toits de la ville surplombée. « On aurait dû faire les courses ce matin » a-t-il dit rêveusement.

La forme de son corps se modifiait, il serrait les épaules, baissait la tête comme un taureau qui va charger. « Les nobles ! » Je me suis approchée. Il regardait les chalets anciens et vastes autour du mien. Sa bouche était tordue. « Vous vous réfugiez en altitude en été, quand la plaine était un four. Mais d'ici, vous continuiez à surveiller leur ville et les pauvres qui rôtaient !

- Pas les nobles : l'aristocratie. Je t'expliquerai la différence un jour.

- Tu as hérité du chalet ? »

Il n'y avait plus de possesseur unique, lui ai-je expliqué. Pendant trois cents ans, il avait appartenu à l'héritier légitime, au chef du clan. Désormais, on se téléphonait quand on voulait l'occuper, on s'y retrouvait entre cousins.. Tobias a

semblé inquiet.

« Ils ne vont pas débarquer demain ?

- Pas en cette saison.

- Tu es sûre ?

- Une cousine se charge de l'agenda. Avec un sens des responsabilités qui lui fait vérifier l'état des pièces après chaque passage. »

Tobias a hoché la tête, prêt déjà à nettoyer. Mais d'autres tâches nous attendaient.

Dans un supermarché, en plaine, il poussait le caddie. Du safran, disait-il, je peux faire un risotto ; et une côte de bœuf, il y a un barbecue, je connais une marinade divine. Au rayon alcool, il a entassé les bouteilles de vin et d'alcool, s'est justifié malgré mon impassibilité : les magasins étaient fermés le dimanche, on laisserait ce qui ne serait pas bu sur place comme remerciement...

Ensuite, on a fait un tour dans les rues où se jouerait le spectacle itinérant. Je lui ai présenté la ville de mon enfance sous son meilleur aspect : vieux quartier, pierres de taille, rues pavées et ambiance de vendredi soir où les tournées se succèdent. Au Café du Grand-Pont, nous avons rejoint Sibylle. Comment marchait son texte ? Ça avançait ? Pas vraiment, peut-être fallait-il changer une ou deux choses. Elle se demandait si...

Mon téléphone a sonné.

« Vous bossez ? »

Philippe avait un petit tremblement dans la voix.

« J'imagine que Tobias est excellent, comme d'habitude ! »

Cher Philippe ! De toute façon, il avait vingt ans de trop pour le rôle. Mathilde a pris le téléphone : demain soir, anniversaire de Sandra, l'heure de rentrée :

« Ton Philippe, il est psychorigide. »

Allons-y :

« C'est *moi* qui ai fixé l'heure. Tu arrêtes avec tes stratégies. C'est mon mari, il est fiable, je peux compter sur lui pour appliquer les règles. *Mes* règles. Pour discuter, c'est avec moi. »

Mathilde a discuté. Philippe est revenu :

« Elle se prépare déjà devant le miroir. Si tu la voyais ! Une minijupe et un petit débardeur. Avec tous ces pervers qui errent...

- Et tu sais de quoi tu parles ! »

Il a ri. Retour de Mathilde. « Non, ai-je dit, tu t'habilles comme tu veux, mais Philippe vient te chercher à l'heure qu'on a fixée, et attention : pas une seconde de retard. »

Ensuite, Lucas m'a dit qu'il m'aimait et que je devais revenir vite. « Un problème ? » a demandé Tobias en me voyant battre des cils.

Nous avons parlé du Comité, du budget jamais au point. Sibylle avait un petit air angoissé. Tobias m'écoutait distraitemment. J'ai éclaté de rire en suivant son regard. Deux femmes dans la trentaine, à quelques tables, clinquantes, avec cette ardeur des célibataires prêtes, lui faisaient de l'œil.

Il a haussé les épaules comme pour s'excuser :

« C'est l'effet *Alpages*. Pourtant, je suis mauvais.

- Tu es excellent : le jeune paysan de montagne à l'humanité bourrue. Mais en fait, elles t'ont probablement vu dans les pages des magazines.

- Jalouse, hein ? C'est trop triste que les metteurs en scène restent inconnus !

- De toute façon : pas un mec passable, dans le café !

- Et moi ?

- Trop jeune ! Trop beau ! »

Il a ri ironiquement. En désignant discrètement les deux consommatrices, je lui ai proposé de le laisser en ville, de revenir le chercher le lendemain. Il a secoué la tête. « Le théâtre passe avant tout, etc. Je me couche tôt, je suis en forme. »

Cling cling faisaient ironiquement les bouteilles quand la voiture prenait les virages de la montée. Plop fit le bouchon du johannisberg qu'il a ouvert avant de préparer des penne aux gambas, pendant que j'élaborais une salade grecque. Ffffff, fit le joint qu'il alluma devant le chalet avant le repas, parce que, disait-il, ça lui permettait de savourer mieux le goût des aliments.

Une heure plus tard, nous rêvassions devant les éclats des flammes, moi en tailleur, lui couché sur le côté, buvant du vin rouge, discutant du personnage. Sa main s'est levée, s'est posée sur ma cuisse. « Il a une intensité tragique. On doit intégrer ce tragique et cette perfidie... »

Puis il s'est tu et nous nous sommes mis à examiner cette main. Je me demandais pourquoi elle était là, comment elle y était arrivée.

« Il n'y a pas d'ambiguïté entre nous ! ai-je dit.

- Non non. Aucune. »

Sa main ne bougeait toujours pas. « Ne crois pas que j'ai l'intention... a-t-il dit.

- Bien sûr. Je sais. »,

Nous continuions à fixer la main. Il a ouvert lentement la bouche. « Je crois que je vais aller me coucher. »

Ensuite, nous nous sommes retrouvés collés l'un à l'autre. Puis il m'a regardé en faisant un effort :

« On se lâche ?

- Oui, ai-je dit. Bien sûr. Maintenant ! Tout de suite ! »

PHILIPPE

Dans la rue bruyante malgré l'heure avancée de la nuit, une épicerie ouverte étalait ses fruits et ses légumes protégés par des feuilles de plastique transparent. Des hommes entraient et sortaient d'un kiosque qui exposait des magazines érotiques et des vibromasseurs aux formes étonnantes.

Marianne a répondu, interrompant mon arpentage du trottoir entre la vitrine du kiosque et celle où étaient exposées des bouteilles de champagne posées sur un velours noir, flacons poussiéreux, velours défraîchi. J'ai pris ma voix désinvolte :

« Je te dérange ? Excuse-moi de te rappeler une deuxième fois. Avidé de nouvelles. Et je pensais bien que tu ne dormais pas. Vous répétez toujours ? »

Elle semblait distraite : « On termine. Ça commence à nous taper sur les nerfs, « Elle était blanche comme un agneau ». Vas-y, Tobias, dis ton texte pour Philippe ! »

J'ai entendu un bêlement. Des passants arpentaient le trottoir, me repoussaient dans le renforcement d'une porte. Des hommes pour la plupart, brûlant de désir, de convoitise. Des fauves dans la nuit. Comme moi.

« Juste pour te prévenir, ai-je dit. Je suis en ville. J'ai appelé la baby-sitter pour me donner du bon temps.

- Avec elle ?

- Elle ressemble à une anguille dans une botte de foin

- Très drôle. Ne rentre pas trop tard.

- Elle dort là, de toute façon. »

Dans la boîte de nuit, les deux filles un peu inquiètes avaient vidé la bouteille de champagne quelque part. En me voyant revenir, leurs soulagements ont émergé en sourires sur des dents un peu violettes : la lumière. J'ai posé les mains sur les cuisses, douces, fermes, celle de la fille de gauche un peu plus moite.

« Alors les amours ? Les cousines... »

Cousines à la mode africaine. Mais je n'avais aucune envie d'éclaircir leur relation. Cette soi-disant parenté était transgressive, donc excitante. C'est pour ça qu'elles l'annonçaient, fines mouches, habiles à émoustiller. Elles étaient parées : chaussures de hardeuses, petites robes colorées, décolletées partout, une lamée, une orange, strass et paillettes, perruques à longs cheveux. C'étaient de vraies Africaines, typées, avec des formes, pas de ces métisses fades à petits nez droits.

« En ensuite on va où, les filles ?

- Dans un studio, chéri. Mais il faut attendre encore, on n'a pas fini les heures... »

Le temps de m'extorquer une autre bouteille. J'étais prêt à payer pour ces moments magiques, pour le sordide du lieu, les odeurs de parfum bon marché, l'usure des banquettes, la musique de hits américains déjà vieilliss, le sentiment de

perte, l'impression de chanson réaliste.

Les cousines avaient professionnellement posé chacune une des leurs mains sur moi, mains noires aux faux ongles sophistiqués, couleur rouge sanglant pour l'une, turquoise pour l'autre, avec des paillettes argentées.

« Et qu'est-ce que tu fais comme travail, Dimitri ? »

Celle de droite s'appelait Lelly. Et l'autre Bella. Dimitri ? Dimitri ! C'est moi. En général, le Karamazov en moi est comme un œuf fragile mais équilibré dans ma poitrine, et je vis bourgeoisement. Et puis il se casse, le blanc et le jaune visqueux maculent tout, et le goût pour la déchéance me revient, l'aspiration vers le gouffre. Parfois je suis Ivan. Parfois, de plus en plus, et ça va croître certainement : Fiodor Pavlovitch, le père. Parfois Alexei. Mais ce soir : Dimitri, roi de la débauche, entouré de femmes de mauvaises vies, buvant et claquant du fric pour le plaisir de la bamboche. Dimitri Karamazov.

« Mon travail, jolie Lelly ? Tu veux connaître mon travail ? »

- Oui, qu'est-ce que tu fais ? »

Elles n'étaient pas surprises par les deux secondes d'hésitation du mensonge.

« Je suis metteur en scène.

- Cinéaste ? »

Grands sourires aux dents violettes. Elles auraient aussi bien accepté un cosmonaute, un philatéliste, un usurier, un gardien de chèvres, un croque-mort ou un orpailleur.

« Tu nous fais tourner ? »

Non, je n'aurais pas de rôle pour elles dans la superproduction que j'étais en train de monter, parce qu'il n'y aurait pas de Noirs. Ça se passait en Russie au XIX^{ème} siècle. Une famille de petits hobereaux dévorée par les vices et les idées se déchire. Le père ivrogne, concupiscent, rusé, au bord de l'abîme, affronte ses fils très différents, qui se manipulent, ou essaient. À la fin, l'un d'eux tue le vieux, mais tout accable un autre que la justice condamne. Les filles étaient choquées. Chez nous, a expliqué Bella, on respecte ses parents...

Leur réticence m'a contrarié, comme si mon film avait été mal accueilli par la critique. Je voulais de l'admiration, je payais pour de l'admiration.

L'euphorie du champagne m'avait fait imaginer que tout était à bout touchant. Tobias camperait un Dimitri magnifique. Je rétablirais notre relation d'origine, moi en haut, lui au-dessous, admiratif. Jacky avait le potentiel pour Ivan. Et moi ? Évidemment, pour moi, le rôle de Smerdiakov était tout désigné !

Lelly et Bella bougeaient un peu au rythme de la musique, respectant mon silence, se faisant sensuelles pour ne pas perdre le client rêveur. Non, c'est vrai que dans la troupe, peut-être que je jouerais Smerdiakov, au nom plein de senteurs. Mais ici, c'était ma pièce, que je dirigerai avec

un talent qui étonnera. J'ai l'âge qu'il faut pour restituer la profondeur de la vie.

Nous formerons ensuite un couple étonnant, Marianne et moi. Deux metteurs en scènes, chacun avec sa sensibilité. On admirera notre complicité, le fait qu'aucun ne cherchera à faire de l'ombre à l'autre...

« Alors, vraiment, c'est gentil de venir nous voir ! » Lelly voulait me rattraper : « Avec toutes les actrices que tu dois connaître ! » Dans sa voix rampait de la malice, comme une couleuvre mordorée qui passe dans un champ. L'herbe haute frémit et on aperçoit les ondulations de son corps entre les fleurs. Ma voix sèche l'a coupée en deux :

« J'ai envie d'amusettes. Vous me reposez, les filles. Il y a des moments où ce milieu, je ne peux plus le voir en peinture. Et puis elles sont intéressées, elles sont toutes intéressées.

- Pas comme nous ! »

Petite futée. J'ai ri, bonne plaisanterie. Si, bien sûr, les dernières intéressées. C'est exactement pourquoi je venais dans ce trou sordide. Le jeune comédien prometteur que j'avais été dédaignait ces lieux. Mon physique était un pouvoir, mon avenir également, qui se dirigeait vers le succès inéluctable. Et mes compagnes aussi, ces jeunes comédiennes, ces futures stars, projetaient un champ électro-magnétique. L'attraction mutuelle nous collait comme des aimants.

Quinquagénaire, avec ma queue de cheval grisonnante, mon corps un peu blet, je pourrais encore séduire si ça s'était réalisé. Au lieu de ça, l'acteur moyen joue des deuxièmes rôles dans les pièces de sa femme !

« Et puis, chez les actrices, je rencontre rarement des cousines. Vous vous aimez bien, les filles ? Vous êtes proches l'une de l'autre ? »

Ça ne fonctionnait plus. J'aurais dû partir à ce moment. Tout me fatiguait, la musique m'agaçait, les filles ne m'intéressaient plus. Mais j'étais un Karamazov, j'ai réagi en Karamazov.

« Encore une bouteille, les cousines ? »

Ma tête restait froide. Le budget destiné à ces sorties n'était jamais dépassé.

« Commandez, commandez ! Puis ce sera l'heure du studio.

- On va te faire connaître le septième ciel ! »

Lelly manquait de conviction. Ce ne serait pas le meilleur moment pour elles. À mon âge, après tout ce champagne, elles avaient peu de chances de tomber sur le bon gars excité avec qui c'était fini en cinq minutes.

Mais la soirée nécessitait un supplément de sordide pour s'établir dans la plénitude. Ce n'était pas le sexe que je recherchais, c'était le péché. Il fallait le studio, pour les lamentations du lendemain. Pour que l'orgueil et les remords certifient ma profondeur.

J'aurai la gueule de bois et de la culpabilité, mais je

penserai ceci : on me prend pour un bourgeois parce que j'ai hérité, que je possède une belle maison, une grosse voiture, un travail fixe, une famille et des horaires. Mais il y a en moi des contrastes, des gouffres. Méditant dans une église un jour, payant des filles un autre. Je suis plus qu'un Karamazov, parce que j'ai la distance de me considérer, de me juger, que je conjugue le mépris et l'admiration en moi, pour moi. Tout ça fait un univers d'artiste que j'exprimerai un jour, et on reconnaîtra mon talent !

MARIANNE

Le dimanche soir, je suis arrivée à temps pour trouver Lucas pas encore couché, et Mathilde furieuse. Cherchant ses mots, elle a affirmé que Philippe n'avait pas du tout été cool, parce que, quand il était allé la chercher, le samedi soir chez Sandra, elle avait eu à peine quelques minutes de retard, mais il l'avait privée de sortie le dimanche alors que son groupe de copines devait aller se balader au Luna Park, les autres étaient sorties sans elles, c'était trop dégueulasse, elle avait passé la journée à pleurer dans sa chambre. J'ai fait mon devoir :

« Tu t'en prends à *moi*. Tu avais disparu, il t'a cherchée une demi-heure.

- À peine dix minutes, et c'est faux de dire que je m'étais cachée. Je consolais Marigona qui était en pleine tentative de suicide parce que Marco l'a plaquée. Elle voulait prendre tous les médicaments de la salle de bain. Et en récompense, il me dit que je me fous de sa gueule.

- Tu as tenu ta parole oui ou non ?

- Vous comprenez rien, vous êtes trop vieux ! »

Dans sa chambre avec la porte qui claque... Philippe semblait à peine remis de sa gueule de bois. Ça aussi, Mathilde me l'avait dit. Passé la nuit de vendredi dehors. Traînant tout le samedi, de petites siestes en séances télé. Mais j'aurais eu du culot de lui reprocher quoi que ce soit. Il m'observait du coin de l'œil en rangeant les assiettes.

« Vous avez bossé comme des dingues, j'imagine ! Il a de la chance avec toi. Tu supportes.

- Ça change des acteurs qui cherchent à se défilier.

- Moi aussi j'aime répéter... »

Pauvre Philippe ! Cher Philippe !

« Mais la plupart ont de la peine avec l'ennui. La formation de comédien, ça devrait commencer par une année entière, huit heures par jour, à patienter sur des chaises. Et ceux qui vont au bout, il peuvent continuer. Je te fais bâiller ?

- Pas toi. La fatigue. Les doutes.

- Au lit. Je vais te faire oublier tout ça.

- Pas ce soir. Pas envie. Crevée. »

Trois heures plus tôt, j'avais pris une des plus longues

douches de ma vie en essayant d'effacer tous les résidus, toutes les traces et les odeurs que Tobias avait pu laisser sur mon corps.

Mais c'était fini. Une parenthèse. Une bulle temporelle située dans une autre dimension, que nous allions garder dans un coin de mémoire, sans en parler à personne. Évidemment, aucun de nous deux n'avait envie que ça se prolonge ou que ça reprenne.

C'était pendant une de ces interruptions, côte à côte, se caressant un peu, avant de se ressauter dessus. Il était mignon comme un adolescent qui s'est fait arrêter à la sortie d'un magasin de fringues avec deux jeans enfilés l'un sur l'autre. « Ne crois pas, surtout, que c'était prémédité, que j'avais ça en vue. » Et moi : « C'est bizarre parce que j'ai toujours été attirée par les hommes mûrs. Tu vois, mon premier mari, et Philippe qui a dix ans de plus que moi ! - Moi, c'est le contraire. Les minettes. Pas les quadragénaires en général, même si tu es très bien foutue. »

Malgré la fatigue, je n'arrivais pas à m'endormir. Des scènes explosaient dans mon cerveau. Éclairé par une lampe de chevet à rayon dirigé, Philippe lisait des dialogues de Durringer qu'il allait travailler le lendemain avec ses élèves.

Il a posé son livre et m'a touché les seins. La chaleur est revenue. Mon excitation ne naissait pas par contraste, par vice. Tout continuait, les sensations de deux jours, dans un état de réceptivité inhabituelle, réactive et les nerfs tendus, pas apaisée, jamais. Mais quand Philippe a visé les interstices du pyjama couvrant, choisi exprès, deux pièces en satin brun, larges canons et veste boutonnée, la sagesse est revenue. Il allait remarquer les traces, frottements, irritations, rougeurs, griffures, ecchymoses...

Je lui ai déposé un baiser maternel sur le front, ai repoussé ses mains. « Durringer, c'est pour demain ?

- Le lundi, jour de l'insolence, des refus, de la dissipation, des bavardages. Heureusement, mardi, c'est les cours facultatifs avec les intéressés. Sinon, je craquerais. »

Les scènes continuaient à déflagrer, flashs de sexe ou bribes de causerie, pas volontairement du tout, faisant irruption. Tobias criait en jouissant. Le moment où il avait longuement parlé de sa mère qui l'avait élevé seule, et je m'étais posé pas mal de questions. Les peaux se décollaient. La gêne s'installait soudain et pour la chasser, je parlais du chalet, de ma famille, de son importance dans les affaires publiques, de la gaffe de mon arrière-arrière-grand-oncle qui commandait les troupes valaisannes catholiques lors de la guerre du Sonderbund et qui s'était laissé bloquer à St-Maurice sans combattre. La tête de Tobias entre mes cuisses et l'orgasme qui avait suivi. Le bain que nous avons pris ensemble. Le repas, nus sur le tapis. J'espérais que Philippe s'endorme vite pour pouvoir me caresser...

Le secret de Maria

par Pierre Crevoisier

C'était au temps de mes années italiennes. J'étais à Bologne pour terminer mon mémoire sur Dino Buzzati, mon maître en littérature de l'absurde. Un an auparavant, j'avais rencontré Paola, une flamboyante aux seins pointus et doux et j'imaginai naïvement une passion infinie, un amour éternel et des baisers joviales dans les collines du Parco dei Gessi. Au printemps, Paola me quitta pour un petit barbu napolitain et insignifiant. Il se prénomma Siegfried. L'idiot emporta ma Walkyrie dans sa valise. Dans la ville rouge, Paola me laissa son appartement et son chat. La cession de l'un était conditionné à l'autre. Non négociable.

L'appartement était étroit. Deux petites pièces et une cuisine en prolongement du couloir. Le plafond était à une hauteur démesurée. La première fois que j'étais entré, j'avais eu le sentiment que les rêves de tous ceux qui y avaient vécu étaient restés prisonniers de ces pièces, enfermés dans cette bulle de plafond et qu'ils nous regardaient en riant. Paola avait rigolé. *Ma sei scemo!*¹. L'habitation était située Via Lionello Spada, dans un immeuble carré, pourvu d'une large cour intérieure et, au centre de chaque arrête, des escaliers en pierre qui menaient aux étages, distribuant les accès aux appartements par de longues passerelles circulaires.

J'arrivai à la fin de l'été, le temps où les fenêtres étaient encore ouvertes et laissaient déborder sur le monde de petits bouts des vies intérieures, les appels des mères le jour, les télévisions criardes de cinq heures, les cris des pères le soir, le hantement des corps la nuit.

Une semaine après mon emménagement, accoudé au parapet du balcon, j'écoutais la nuit tomber lorsqu'une motocyclette entra en trombe dans la cour. Une jolie moto rouge. Une masse de cheveux blancs accompagnait son arrivée. Des cheveux blancs et une robe à fleurs larges, des coquelicots. La vieille dame - de mon poste d'observation, je ne voyais pas son visage, mais la crinière, les mains fines et anguleuses, le portée de l'épaule, des signes infimes qui me faisaient penser à une dame d'un certain âge - la vieille dame donc mit pied à terre, éteignit le moteur et câla l'engin sur son pied avec une étonnante énergie. C'est alors qu'elle leva la tête, m'aperçut et, souriant un instant, m'adressa un baiser. *Ciao*,

1 "Tu es bête!"

bello! Je n'entendis pas les mots, juste l'intention et le mouvement des lèvres, des lèvres aussi rouges que la moto et les fleurs de la robe. La femme disparut dans le premier appartement du rez-de-chaussée, là où elle avait garé le deux-roues.

Le lendemain, en partant pour la bibliothèque, je m'arrêtai un instant à contempler la mécanique. Une véritable Benelli de la fin des années 20, une Piumina, d'un rouge pétant, les chromes rutilants, un modèle unique. Elle devait avoir plus de soixante ans, mais elle semblait sortir toute neuve des ateliers de fabrication de l'usine de Pesaro. Sur la porte de l'appartement où la vieille dame s'était engouffrée le soir précédent, seul un prénom était affiché: Maria. Au pied, je vis une écuelle à demi entamée et j'imaginai parfaitement le chat reçu en héritage prenant son dessert ici.

Le soir même, je frappai à la porte de Maria. J'avais élaboré une introduction sur l'infidélité des estomacs félins, si j'avais besoin d'un prétexte à mon intrusion. Maria ne s'embarrassa de rien, m'ouvrit en grand en repartant déjà vers sa cuisine, lança un *entra*, *entra*² en guise de bienvenue.

- Ti faccio un café!³

Elle me dit je t'ai reconnu tout de suite, le jeune homme du troisième, *l'amico di Paola*, elle est gentille Paola, une belle fille, tout le monde se retourne sur son passage, elle est où, il y a longtemps que je la vois plus, elle est en voyage, comment va-t-elle, son chat est toujours à gratter derrière ma porte, comment il s'appelle son chat, Nebbia, non, Neve, drôle de nom pour un noir, tu as vu, même les yeux sont aussi noirs que le reste, à croire qu'on l'a passé au charbon, Paola revient quand, mais assieds-toi, tu mets quoi dans ton café, deux sucres, trois, mais je ne t'ai même pas demandé ton nom, comment tu t'appelles... Elle avait dit tout cela sans respirer, d'une traite, sans attendre de réponse, comme si elle allait les trouver elle-même dans le fil de ses pensées et de son discours.

- Jacques, je dis!

- "Jacques", sei francese?⁴

Avant qu'elle ne poursuive, je glissai le nom de Paola, son départ, mes études et le chat. La *gentile signorina Paola* se transforma en mangeuse d'hommes, même que c'était "normal avec un cul comme ça", sans que je sus réellement si elle voulait réellement évoquer le joli fondement de Paola où, comme peuvent le faire les Italiens, faire référence à la chance qu'elle avait de nous dévorer. Je ne posai pas la question, car les ambivalences sont souvent utiles aux silences qu'elles accompagnent.

Les silences étaient rares avec Maria. J'appris rapidement qu'elle avait 76 ans, qu'elle était fille de paysans de l'Emilie Romagne, "de San Bartolomeo", née en 1920 et qu'elle

2 Entre!

3 Je te fais un café.

4 tu es français

n'avait pas eu d'enfant. Elle montra ses parents, un portrait d'eux, jeunes, le jour de leurs noces, lui en frac et moustache, elle en costume de lin blanc, les sourires figés, et les même, vingt ans plus tard, la tristesse et Mussolini en plus. "Et la Benelli", demandai-je? Elle me raconta que c'était un cadeau de son fiancé Giuseppe:

- Elle est d'origine, de 1928. Giuseppe me la offerte le jour de mes 16 ans.
- Et elle est toujours là? On dirait qu'elle est neuve...
- Je la sors tous les jours, qu'il vente ou qu'il pleuve. Et je la soigne comme un bébé!
- Le fiancé, c'est l'homme de la photo sur la télévision?

Maria détourna la tête, fouilla dans la poche de sa robe à fleurs - des jaunes, cette fois, toujours grandes et ouvertes - en sorti un mouchoir et s'essuya les yeux. Elle ne répondit pas et fit comme si la conversation était terminée.

Dans son cadre, Giuseppe la regardait. L'homme portait beau, plutôt grand, les cheveux en crinière et la bouche bien dessinée. Il portait une chemise blanche à col ouvert. Le visage et le haut du corps lui donnait un petit air de Marlon Brando très jeune. Ce qui impressionnait, c'étaient ses mains, immenses, puissantes, des poignes faites pour creuser la terre et s'emparer du ciel. Sur la photo, elles étaient déployées, non, elles étaient en train de s'ouvrir, de s'avancer pour saisir quelque chose devant elles, devant lui, quelque chose située du côté du photographe, ou peut-être étaient-elles sur le point de s'en prendre à lui et, s'il n'était le rire de l'oeil, un oeil où aucune colère ne vivait, on aurait juré que ces grandes mains allaient s'emparer de celui qui prenait l'image et qu'à cet instant, le déclencheur les avaient saisis au vol, lui et ses mains.

Je ne saurai pas, pas encore. Maria me pressa de m'en aller.

Durant les mois d'automne, j'observai attentivement Maria bichonner sa Piumina. Elle y passait des heures, astiquant les chromes jusqu'à ce qu'ils brillent dans la nuit, frottant le cuir du siège avec une graisse qu'elle sortait d'une boîte en fer blanc, démontant le moteur qu'elle déployait sur le sol de la cour, nettoyant chaque pièce à l'essence avant de la graisser à nouveau, remontant le mécanisme les yeux fermés, tant elle connaissait par coeur l'emplacement de toute chose, l'emboîtement d'un arbre dans sa cavité, le piston dans sa gorge, la liaison de tel engrenage avec tel autre, jusqu'aux maillons de la chaîne qu'elle articulait l'un après l'autre pour en tester l'usure.

Le plus remarquable était sa façon d'enfourcher la machine, toujours vêtue de ses robes amples et fleuries dont j'imaginai qu'un pli du tissu allait se prendre dans le moyeu de la roue et entraîner avec lui l'ourlet et la robe entière. Mais Maria savait y faire. La moto encore sur son pied, elle balançait la jambe droite par-dessus, entraînant l'étoffe dans cet élan, ni trop, ni trop peu, juste ce qu'il fallait pour éviter la rencontre entre la mécanique et le voile et retomber de l'autre côté de la monture avec une naturelle élégance. Une danseuse sur un fil de funambule. Puis, elle remontait l'arrière de la robe sous l'angle de ses fesses et, d'une main, d'une seule, enclenchait le moulin. Celui-ci démarrait au quart

de tour. Maria embarquait ainsi sa moto rouge pour un tour de ville, tous les soirs, à sept heures en été, quatre en hiver.

Un jour que j'attendais le bus Via Masserenti, je la vis passer, sans casque, la tête à peine protégée par un bonnet de laine aussi rouge que sa carrosserie. C'était deux jours avant Noël et, malgré la pluie, elle filait sur la pétaradante, avec ses fleurs d'été, ses cheveux blancs et un indéfinissable sourire aux lèvres. C'est alors que le drame arriva.

Une voiture déboucha sur sa droite. Avec la lumière de fin de jour, la précipitation de fin d'année et la fatalité des fins de vie, le jeune conducteur ne vit pas arriver la petite vieille dame blanche sur sa moto rouge. Il y a eu le choc, vif, sonore, brutal de la Benelli s'écrasant sur le flanc de l'automobile, le bras de levier de la roue avant, la masse en vol, en jet, en planée, juste après l'impact et Maria, ou le corps de Maria, projeté en un point de l'asphalte. Loin, trop loin. Tout se passa très vite et la rue se figea ensuite: le conducteur et sa stupeur, les témoins avec cette vague incrédulité sur la réalité des choses lorsqu'elles arrivent ainsi, le trafic et sa rumeur agitée, la poupée fragile de Maria au pied de la Porta San Vitale, jusqu'à la pluie qui cessa d'un coup.

J'ai couru jusqu'à elle. Elle respirait encore. En me penchant vers elle, j'entendis un mot prononcé en continu, à l'infini: "Giuseppe". Je l'ai prise délicatement dans mes bras. Elle ne pesait pas lourd, Maria. On sentait les os fracassés, mais la tête ne semblait pas touchée. Une portière s'est ouverte, je me suis engouffré à l'intérieur et nous avons parcouru, en sens interdit, la centaine de mètres qui nous séparait de la polyclinique Sant'Orsola.

Personne n'eut besoin de parler. Les gestes furent précis, coordonnées, efficaces et le petit corps fut avalé par le couloir des urgences.

Combien de temps ai-je attendu? Je l'ignore. Avec la nuit, les bruits de l'Hôpital se sont atténués, les hurlements des impatients surtout. Puis un médecin est venu me voir. Il me dit que Maria se trouvait dans un état critique mais que, si elle survivait, il était certain qu'elle ne marcherait plus. Il eut l'air soudain emprunté, gêné par une question qui lui brûlait les lèvres, la lèvre supérieure d'abord - je le voyais à ce tic qu'il avait de la rétracter en soulevant légèrement le nez. Puis il se lança:

- Vous ne l'avez pas touchée, ni examiné ses vêtements avant de l'emmener ici? La question m'interloqua.

- Je l'ai conduite ici directement du point de l'accident, sans attendre. Pourquoi cette question?

- La Sua nonna era senza mutandine!

Je lui demandai de répéter, sans relever qu'il parlait d'une femme qui n'était pas ma grand-mère, mais le dire eut été inutile. Il répéta, en français cette fois:

- Votre grand-mère ne portait pas de culotte!

Le jeune interne devina mon étonnement et il n'insista pas. Il ne fut pas possible de

la voir. Le médecin me pria de revenir le lendemain en précisant qu'en ce temps de la nuit, nous ne pouvions qu'attendre. La ville fut très froide sur le chemin de retour jusqu'à la rue Spa- da.

Je revins le lendemain aux petites heures. Le corps cassé de Maria était étendu sur un lit trop grand pour elle. Son pouls était faible. Les autres indicateurs vitaux ne valaient pas mieux, mais elle s'accrochait à un souffle. Je suis resté à son chevet, à regarder les ombres du jour traverser la chambre. Des infirmières entraient et sortaient de temps en temps.

A 16 heures, l'heure à laquelle Maria enfourchait sa Piumina en hiver, elle ouvrit un oeil et murmura: "Giuseppe". La légère montée de la fin du mot indiquait l'inquiétude et l'interrogation. Je lui répondis que son fiancé d'il y a longtemps n'était pas là et, si j'en croyais mon intuition, qu'il était mort depuis belle lurette...

Elle ouvrit les yeux plus nettement:

- Giuseppe, c'est ma moto!

Maria avait donc surnommé "Giuseppe" une motocyclette de 1928, du nom de son mystérieux fiancé disparu.

- Ven che ti racconto la storia di Giuseppe...⁵

Et elle raconta l'histoire la plus surprenante que j'aie entendue de mes années italiennes. Maria était adolescente lorsqu'elle rencontra Giuseppe. Son père, petit propriétaire foncier, l'avait engagé comme ouvrier agricole dans les plaines de l'Emilie Romagne. Giuseppe avait 30 ans. Il était beau, carré, avec des mains qui savaient vous prendre pour ne plus vous lâcher. Giuseppe avait donc pris Maria, dans tous les sens que la jeune fille pouvait imaginer ou dont elle rêvait alors: prise par la main, prise par la taille, prise sous son aile, prise tout court. Il lui apprit la vie, les chansons révolutionnaires, l'amour, avec ses doigts de géant, ses grandes mains habiles et des bras aussi fort que des arbres. Elle avait 15 ans à peine et un corps blanc, des seins tendres de jeune femme et il les avait façonnés avec l'imagination d'un sculpteur de la Renaissance. Il l'avait fait avec douceur et une délicatesse qu'elle n'aurait put attendre lorsqu'elle le voyait retourner la terre ou traire une vache. Soixante ans après, son corps se souvenait de ses caresses lentes lorsqu'il lui fit découvrir sa peau contre la sienne, la paume vaste qui couvrait sa poitrine entière, le noir de sa peau contrastant avec le translucide de la sienne, la rugosité de ses poils innombrables et drus sur le velours de son épiderme clair. Il ne l'avait jamais forcée, Giuseppe. Il s'arrêtait à l'orée du corps, lorsqu'il sentait qu'elle n'était pas prête, entrouvrait ses lèvres sans y entrer, aventurait la langue entre ses cuisses jusqu'à l'entendre chanter, glissait derrière en la retournant d'un geste, un bras noué autour d'elle, la bouche ouverte large dans le pli de ses fesses. Jusqu'à ce qu'elle demande elle, qu'elle s'empare de ses doigts

à lui pour les introduire en elle, un seul doigt pour tout emplir, luire, lutiner, elle

⁵ Viens que je te raconte l'histoire de Giuseppe

aimait l'in- dex pour la souplesse et la dextérité, le majeur pour l'ampleur et les autres pour jouer aux papillons autour. Elle mangea enfin son sexe avec son sexe à elle.

Giuseppe avait une moto. Il l'a guida, lui montra la conduite et la mécanique, les randon- nées, le soir, dans les collines de l'Abbadessa, le vent dans les voiles et les culbutes dans les fleurs. C'est de cette époque qu'elle aima les voir partout sur elle, des fleurs de cent couleurs différentes, elles qui furent témoins et complices de leurs corps dansant l'un dans l'autre.

Giuseppe avait une obsession, un fantasme absolu: garder, à demeure, ses grandes mains sur son cul, pour le caresser toujours, une sous chaque fesse, pour les sentir vivantes, rondes, trépidantes, pleines. Il lui avait donc appris à conduire la moto pour qu'elle aille devant, lui derrière, les glisse entre le cuir du siège et sa peau, pour éprouver les mouvements de son cul à mesure qu'elle roulait, passait un obstacle, entamait une descente, freinait soudain. Il bougeait à peine, profitant d'un brusque sursaut pour explorer encore et encore, jusqu'à entrer l'annulaire dans le trou de l'anus. Elle devait se concentrer alors pour ne pas jouir tout de suite, dans les virages tortueux des collines de pins et elle attendait une ligne droite, un chemin d'horizon, pour s'envoler enfin. Le jour de ses 16 ans, il lui avait offert sa Benelli toute neuve, rouge, et l'épousa avec ses doigts sur une route de campagne. C'est là qu'elle promit d'être sa femme pour la vie.

Mais la vie fut courte. Giuseppe était communiste. Ancien journaliste, il avait tout quitté en

1925, avec la censure et la dictature. La chasse aux dissidents l'avaient contraint à un repli stratégique au plus profond de la campagne italienne. Les fascistes le retrouvèrent un jour de juillet 1936. Il fut arrêté. On retrouva son corps, brûlé et pendu, dans une grange abandonnée, à quelques kilomètres de Bologne. Seules ses mains avaient résisté aux flammes, C'est d'ailleurs à cela qu'on a pu l'identifier.

Maria a gardé la moto rouge, son *Giuseppe*, et l'habitude de la sortir tous les soirs, sans culotte, pour se souvenir, au contact du cuir, de sa peau à lui sur son cul.

- C'avevo un culo, io!⁶

Elle termina son histoire ainsi. Je me dis d'ailleurs que, dans ses mots, elle parlait bien de ses fesses arrondies et non de la chance qu'elle avait eu... encore que... cette petite bonne femme, dans son petit corps cassé aujourd'hui, avait vécu une drôle de vie, les souvenirs après l'intensité. Mais il y avait eu l'intensité.

Lorsque je revins, le lendemain, on m'annonça qu'elle était morte dans la nuit. On me confia ses maigres affaires. J'avais apporté un robe, celle des coquelicots, et je la laissai pour la préparation du corps. "Mi dispiace per la Sua nonna"⁷, me souffla l'infirmière de garde. Je souris et me souvins que c'était Noël. Le jour où Maria et Giuseppe sont partis.

⁶ J'avais un de ces culs, moi!

BEING IN LONDON

par Louise Anne Bouchard

Et puis il y a Alex. Alex que Monsieur Murray met aimablement à ma disposition trois jours durant, pour faciliter mes déplacements dans cette ville froide. Alex m'ouvre la portière de la Rolls fournie par l'hôtel. La livrée lui va bien à ce jeune homme. Alex est grand. Très. Je dois lever la tête pour le remercier. Je vois sa visière de dessous. La fierté d'Alex dans son uniforme onéreux, son assurance tranquille, son amusement bienveillant dans l'ensemble de ses gestes. Il porte un manteau de laine noire, bien coupé, avec des galons sur les manches et de la pluie sur les épaules: il est beau.

Royal Alex.

Le courant passe rapidement. Dès qu'on me l'a présenté à la réception ce matin, j'ai décelé dans son regard une gloire d'acteur en attente: le jour où Alex triomphera sur scène, dans une interprétation magistrale de Shakespeare. J'ai écouté son rêve pendant le trajet. Ses ambitions entrecoupées de pans de son enfance pauvre. Comment sa mère lui avait appris à cueillir des légumes pour le repas, l'art ennuyeux de les désherber en restant écrasé dans un fauteuil de velours. Jeune il avait tendance à s'avachir lorsqu'il était assis, à se voûter lorsqu'il était debout. Ses cours de théâtre avaient été salvateurs: on avait corrigé sa posture, lui avait appris à gommer son accent banlieusard qui minait tout espoir d'incarner le Roi Lear. Depuis deux ans, le rêve devient possible. Cela avait été payant toutes ces heures à répéter *scone, muffin, where have you been?* en détachant bien les syllabes. Il m'en fait la démonstration en articulant exagérément, en me regardant dans le rétroviseur pendant que nous approchions de Liverpool Station. Et maintenant, on dit d'Alex que c'est un homme qui marche droit. Lorsqu'il descend de la voiture pour venir m'ouvrir j'ai l'impression de voir un jeune homme qu'on fouette à répétition à hauteur de reins. Le torse bombé, les bras raidis, entre le mouvement militaire ou la poignée de main solide qu'on donne à une foule en délire. Je n'ose pas me moquer d'Alex. Ni même user de sarcasmes. Cette manière qu'ont les Anglais de vous mettre dans la confiance en moins d'une demie-heure, en chuchotant la plupart du temps. Je respecte, aucune raison d'être malveillante avec Alex. Qui m'a confiée qu'enfant, ce qu'il attendait avec le plus d'impatience dans sa chambre humide ce n'était pas le Père Noël mais le sommeil. Cette torpeur qui libère de l'insécurité et du froid.

Il tapote nerveusement le volant en évoquant ce

souvenir. Si j'ai connu? Malheureusement non. En dormant moi, je règle mes comptes, je me bats, je me questionne, donc ce n'est jamais de tout repos non plus.

Puis je regarde Alex debout devant moi. Sa pâleur commune aux londoniens asphyxiés par les gris du ciel. L'air d'Alex que je n'imagine pas autrement qu'en perpétuelle maladie. Carence en vitamines, manque de soleil, nombreux cancers et cas psychiatriques irrécupérables sont souvent le lot de la population de cette île verte et glacée. Alex porte des gants de cuir pour aller au bout du chic. Je ne vois pas ses mains mais j'imagine assez qu'il puisse se ronger les ongles. Nous ne connaissons jamais que les fragments d'une personne et parfois cela nous suffit. Ralentir mon pas, m'arrêter pour l'écouter davantage reviendrait à être aspirée dans son désastre privé. Je ne veux pas aujourd'hui. Je ne veux pas depuis longtemps d'ailleurs, ce qu'Alex ne peut pas savoir. Je m'éloigne, je n'écoute plus. Alex reviendra me prendre à seize heures devant l'entrée de Liverpool Station. Il sera beau, impeccable dans sa livrée avec de la pluie sur les épaules. Pour le moment, c'est tout ce que je demande à Shakespeare. Je marche. C'est bon. J'approche d'East London. Tout va bien.

Quatre heures dans East London.

Là où des milliers d'ouvriers vivaient, entassés à plusieurs familles dans des maisons insalubres, dans la crasse et la pauvreté absolue, sont venus habiter ici plusieurs bobos londoniens. Pour l'instant je n'en vois aucun. On dit d'East London que c'est un repaire d'artistes et de trader collectionneur d'art, que commerçants et trafiquants de toutes sortes échappent au chômage qui sévit dans le tiers du pays. Alex m'a prévenue: la criminalité n'a pas entièrement déserté ce quartier où l'on trouve encore la plus grande concentration de HLM de Londres. Pickpockets et petits racketteurs pullulent, toutes nationalités confondues. J'ai laissé mon appareil-photo et mon téléphone à Alex. Je voyage léger. Je porte des gants. Je remonte le col de mon manteau.

Je me fraie un chemin entre plusieurs brocanteurs, beaucoup de marchands et deux exaltés qui veulent me faire découvrir la foi à coup de fascicule et de badge. Il n'y a

presque pas de verdure dans le quartier, rien qu'un brouillard épais qui descend à hauteur d'homme, une humidité glaçante et une foule désenchantée. C'est glauque, sale. L'impression de respirer les odeurs d'abattoir des alentours, d'entendre les cris des poulets qu'on égorge. Il y a aussi une fonderie pas très loin. On y fabrique des cloches que l'on vend dans le monde entier. On les moule sur place, on les chauffe au chalumeau, elles sont polies à la main et à l'ancienne. On peut visiter l'endroit. Entendre parler de Dieu dans un parfum de suif, en gardant les mains dans les poches, serrer le poing ou croiser les doigts, en se demandant s'Il existe. M'étonnerait qu'Il fasse son marché dans ce coin d'East London. S'il est passé ce matin il n'a pas sauvé ce que je vois: beaucoup d'ivrognes invétérés, échappés le temps d'une pause à des réservoirs à travaux abêtissants, errants fou de soif pour oublier. Des mères de famille échevelées, tenant à la main un ou deux enfants en surpoids, un autre qui grelotte dans sa poussette à trois roues. Des commerçants en manteau difforme, recouvert d'un tablier de plastique pour servir la clientèle piétonne. On y vend en vrac, pas cher et rapidement: le poisson, l'agneau, le curry ou la vaisselle à l'effigie de Pippa. Oui, Pippa. Elle est plus rentable que sa soeur dans ce quartier seconde zone. Sur un étal il y a un bac rempli des stylos: si on retourne le stylo on a droit au strip-tease de Pippa. Le gros Anglais d'une soixantaine d'années vend son produit à la criée: *Britain got talent! Britain got talent!*

Suis contente de ne pas avoir mon appareil photo. Je renoue avec les mots pour décrire la pâleur de ces fantômes sur ma route, entre rares silhouettes superbes et autres terrifiantes.

En novembre ici, le milieu de l'après-midi, c'est la nuit.

Ten Bells, angle Commercial Street et Fournier Street.

De quelle taille était la lune vers les cinq heures du matin le huit septembre mille huit cent quatre-vingt-huit au moment du meurtre d'Annie Chapman? Quelle était l'épaisseur des deux gilets que Dark Annie portait sous son manteau quand on l'a retrouvée morte dans une ruelle noire où d'ordinaire seul les rats trouvent leur chemin? Pauvre, prostituée, veuve, délaissée par son fils instruit en France et n'ayant plus de contact avec son autre enfant interné en unité psychiatrique. Dark Annie a bu son dernier alcool ici, à l'endroit où j'attends mon café. Elle a suivi Jack à l'extérieur. Dans l'embrasement de la porte, l'assassin l'avait invitée d'un simple geste de la main. Jack n'était pas l'ange de la douceur. Annie, ivre encore, avait besoin d'argent pour payer sa chambre.

J'ai fait le tour du quartier avant d'entrer ici.

C'est-à-dire que je me suis aventurée dans un circuit peuplé de morts ou d'agonisants. Des rues grises, des venelles sombres. Et me voilà dans ce bar mythique. Je commande un expresso. J'enlève mes gants, je pianote sur le cuir épais du comptoir. Le temps bascule, un siècle derrière.

Me voilà appuyée contre le comptoir d'origine, en chêne sombre imprégné d'alcool et de pleurs anciens. Des voix montent derrière moi, d'un autre temps. J'entends des jurons, des bruits de bagarres et des lamentations. Je lève les yeux. La crasse est devenue granuleuse. S'accumule sur le miroir au-dessus de l'enfilade de bouteilles. Il y a une ardoise sur laquelle sont inscrits des noms étrangers et anglais. J'entends le pas lent des chevaux épuisés à l'extérieur. La porte s'ouvre, se referme sur des dockers sales aux habits trempés. Des brutes imbibées, chancelantes et agressives, aux cheveux poisseux et aux ongles noirs vont vers le bar, d'autres vers une table. Le whisky se boit sec, le verre se repose méchamment. Une sortie de table virile est toujours accompagnée du bruit des deux paumes qu'on frappe solidement contre le bois. Je tourne la tête. Dans un coin l'assommeur local se donne de grands airs faraud, en faisant tourner son verre entre ses doigts sales. C'est un roux enveloppé, qui porte un marteau en bandoulière. Il est mieux habillé que les autres mais ici, ce n'est pas difficile. Il y a de la boue accrochée à ses bottes. Son pantalon est usé, le jabot froissé dans l'encolure de son manteau de tweed. Le gros visage de l'homme transpire la vanité: c'est qu'il a un métier. Ce n'est pas rien dans ce quartier glauque et miséreux. C'est même très honorable de ne pas devenir un assassin dans cette zone et à cette époque. Ce sont les autres qui éventrent, éviscèrent, énucléent, dépècent le bovin, coupent les queues, les langues, tranchent l'estomac. Lui, l'assommeur local frappe, laisse aux autres la tâche d'avoir du sang sur les mains. Le soir il rentre tranquillement chez lui. Fait l'amour à sa femme rapidement, lui répète encore et encore que s'il pouvait la rendre davantage malheureuse il le ferait. Les suffragettes s'organisent, il ne voit pas cela d'un très bon oeil. Et on parle déjà de l'invention du pistolet d'abattage, cela le mettra au chômage puis dans la misère. Pour l'instant on le respecte. Il demande un autre whisky. Le boit cul sec. Jette des pièces sur la table. Comme s'il se fichait de faire des économies, de l'avenir de ce quartier et des meurtres qui s'y commettent en quantité.

Cent ans plus tôt, autour du bar, ouvriers et manoeuvres du matin murmurent ce qu'il reste de leur nuit. Idées de vengeance, improbables plans d'évasion vers une vie meilleure, un ou deux meurtres en réserve si le rêve désobéit. Chaque fois que la porte du pub s'ouvre, je suis enveloppée de la rumeur des docks et j'ai un goût de sel et

de sucre dans la bouche. La fabrique à tripes d'en face est éclairée de l'intérieur, cache le travail de jeunes adolescents de treize quatorze ans, gamins privés d'enfance, aux mains rouges et gercées.

Pour m'éjecter de ce cauchemar ou de ma torpeur, je me repose cette question rationnelle: de quelle taille était la lune vers les cinq heures du matin le huit septembre mille huit cent quatre vingt huit, au moment du meurtre d'Annie Chapman? Quelle était l'épaisseur des deux gilets que Dark Annie portait sous son manteau au moment où on l'a retrouvée morte, dans une ruelle noire où d'ordinaire seuls les rats trouvent leur chemin?

Mon espresso est là, la réalité avec, je suis rassurée.

L'aujourd'hui est bourré de clients qui prennent des selfies en faisant semblant d'être étranglés par leur conjoint ou partenaire. Les Japonaises sont des clones d'Hello Kitty, les Allemands rient trop et trop fort, les Américains touchent les murs comme s'ils allaient en tirer une confiance ou une preuve, les Anglais ivres regardent le tout en s'éclatant, ou se racontant leur karaoké de la veille. La jeune serveuse de trente ans, boudinée dans un pull synthétique de couleur criarde, maquillée comme l'as de pique, pousse le deuxième café devant moi. Elle me sourit. A son accent (*tell me if you need more sugggar*) je sais qu'elle est londonienne. Elle a peut-être grandi dans l'East End. J'en suis presque certaine. Elle appartient à cette catégorie de femmes qui à force de trop vouloir charmer deviennent monstrueuses, toutes en couleur, en faux cils en ongles pailletés d'or et de noir. Je lui rends son sourire. Dans ses yeux, une histoire triste et sans privilège. J'imagine sa scolarité remplie de rires cruels et de moqueries, l'avenir qu'elle envisageait ailleurs qu'ici. Elle s'éloigne, son plateau levé à bout de bras au-dessus de la tête. Je dépose devant moi tout ce que j'ai de pièces au fond de ma poche. Comme si l'argent me brûlait les doigts. Et je m'en vais.

Alex est à l'heure, debout sur le trottoir, les mains gantées, la visière droite. Les six pieds de haut d'Alex et sa fougue m'attendent du côté gauche de la Rolls. Le chauffeur me demande, en m'ouvrant élégamment la portière, si j'ai eu peur. De qui? De quoi? Des chuchotements et des cris dans les rues, du crachin perpétuel? Des kiosques à journaux, de leurs affiches à scandales, du flux de potins? De l'affreuse porcelaine bon marché à l'effigie de Lady Di et si, oui ou non, j'ai ressenti la présence de Dark Annie lorsque je me suis accoudée au bar du Ten Bells? C'est bien possible.

Sur la banquette arrière, je retrouve mon appareil photo et mon sac. Et un paquet cadeau enveloppé et enrubanné

soigneusement. *It's for you Lady*. Je n'ai pas l'habitude des cadeaux ni du *Lady*. Alex souligne qu'il n'a pas payé ce cadeau mais qu'il l'a choisi avec soin pendant que je me baladais. Monsieur Murray tient à me faire plaisir pendant mon séjour à Londres. En plus de me payer pour écrire sa biographie Monsieur Murray est d'une grande générosité. Alex a pour mission de me conduire vers les meilleures tables de la capitale, de m'offrir au moins un music-hall et de ne rien me laisser payer, ni un souvenir ni même un Vivienne Westwood si j'ai le temps d'aller du côté de King's Road. Le regard d'Alex dans le rétroviseur me supplie d'ouvrir le paquet. C'est une édition reliée cuir des oeuvres de Shakespeare. En version originale sur la page de gauche, traduite en français sur celle de droite. Elle est préfacée par de nombreux artistes contemporains, tous Anglais: Stella McCartney, Hanif Kureishi, Anish Kapoor, Helen Mirren, mais aussi Victoria Beckham, Ricky Gervais, Iggy Pop et bien d'autres. La diversité et la gloire de l'Angleterre. Leurs brèves éloges, mais leur signature qui en dit long sur le respect porté à leur littérature et à leurs ancêtres.

La Rolls du Carrington avance au millimètre dans les rues.

Il y a des gens partout, du bruit, des passages piétons que les gens empruntent en regardant à gauche. Des touristes effrayés ou hilares. De jeunes traders ou banquiers baraqués qui se dirigent au pas de course vers des salles de sport. Leurs milliers de muscles vont servir à soulever des poids, à tirer, à pousser, jusqu'à ce que le stress se dissolve, que la haine d'un marché difficile s'évapore. Ils se retrouveront sous la douche, dix minutes durant, les yeux fermés, sourire de contentement. Beaux et jeunes ambitieux pour qui l'indice NASDAQ et la saisie d'hypothèque tient lieu de poésie. Douze heures par jour, dans une grande salle jonchée de papier, où sont réunies quelques quatre cent hommes et une poignée de femmes, toujours en colère.

Alex toussote pour attirer mon attention.

De Liverpool Station à la porte d'entrée du Carrington Hôtel, le trajet nous prendra bien une heure dans ce bouchon. Allez Alex, j'ai compris. Je veux bien donner un coup de pouce à ta carrière pendant qu'on avance au pas de tortue. J'ouvre le livre pour donner la réplique à Richard III, accessoirement assis devant moi plutôt que sur son trône, une casquette sur la tête à défaut d'une couronne. Alex, ce sera Richard III et rien d'autre, parce c'est mon roi préféré. Richard III le plus impardonnable, voilà ce qui me plaît dans l'histoire de ton pays. Richard le sanguinaire a toute mon estime depuis que Pacino l'a incarné dans son documentaire *Looking for Richard*. Pacino qui se promène dans Central Park. Qui draine avec lui étudiants rebelles, chômeurs, cireurs de chaussures et touristes, les entraîne avec

gentillesse et conviction vers une scène dressée au grand jour, quelques mètres plus loin. Oui, Alex connaît. Pour preuve sans me prévenir le voilà qui, au volant de sa Rolls bloquée sur une grande artère, se met à déclamer de longues tirades. Je vois son visage dans le rétroviseur: ses yeux ronds, effrayés, chagrinés, surpris. Il accompagne ses répliques de gestes de la main qui balaièrent pare-brise et console, en douceur ou avec autorité. Je suis bluffée. Il y a toute une palette d'émotions qui défile sur le visage de mon chauffeur tandis qu'il continue de faire avancer la Rolls pare-choc à pare-choc. Soudain le visage immobile, comme une attaque d'hébétéude qui le paralyse. *Do you recognize him?* murmure Alex entre ses dents serrées. J'hésite. Alex imite un roi, j'en suis certaine. Henri IV? *In deed Lady!* D'imitations en répétitions au milieu des bouchons, Alex finira peut-être par devenir un grand acteur.

Dans ma chambre d'hôtel, Monsieur Murray a fait déposer deux grands cartons remplis de photographies. J'en soulève quelques unes et je les dépose sur la moquette. Un foisonnement éblouissant d'acteurs et d'actrices qui ont réussi. Certaines photos sont encadrées mais la plupart détournées: Tony Curtis, Shirley MacLaine, Richard Burton, Sir Laurence Olivier, Nathalie Wood, John Wayne, Clark Gable, Elisabeth Taylor, Rock Hudson, Peter Sellers et bien d'autres, dont Monsieur Murray a financé les débuts ou produit les films. La majorité de ces grands noms sont devenues des dépouilles. C'est le travail que je fais ici à Londres: légèder des photos anciennes, retrouver la date de la prise de vue et décrire le contexte dans lequel elles ont été prises. Le tout, pour le moment, qui sera réuni dans un ouvrage destiné aux proches du milliardaire. On me paie bien. Je suis gâtée. Comme je ne l'ai jamais été de toute ma vie. De l'argent et de la nonchalance. Le laisser-aller des gens qui peuvent tout s'offrir. Mon manteau jeté négligemment dans cette chambre immense. Un peignoir griffé, deux au cas où. Des savonnettes de luxe et des shampoings coûteux. Je suis debout, pieds nus, parfaitement à l'aise dans un endroit deux fois plus grand que mon appartement. Des dizaines de stars que je contemple de haut, leurs seuls yeux à me regarder pendant que je me déshabille.

Je me fais un thé. Je prends un bain.

Mes humeurs criblent la surface de l'eau.

Demain, à ma demande, Alex me conduira dans Lewisham, ce quartier où a grandi Alexander McQueen, qui se faisait traiter de mouton rose en famille et à l'école. Ce génie éduqué dans la pauvreté extrême, qui a pris sa revanche en devenant le créateur le plus génial de sa génération. Il

aimait la plongée, les animaux, l'histoire, la mode et sa mère passionnément. Cette dernière avait reçu chez elle une équipe technique télé. Elle avait montré à la caméra la petite bibliothèque d'Alexander enfant, les livres qu'il aimait, qu'elle lui avait offerts. Elle avait regalé tout ce beau monde de sandwich triangle enveloppés de cellophane, disposés sur un plateau d'argent dont le fond était tapissé de membres de la famille royale. La mère a aussi assisté à un des derniers défilés du fils, *Golden Shower*, admirant tissus et modèles, ignorant tout de l'allusion au titre du spectacle. L'un des plus beaux portraits que j'ai vu de McQueen est celui où il est photographié avec sa mère, quelques mois avant leur disparition à tous deux. Elle, le regard doux, le visage irradiant de fierté timide. Lui, amaigri par un régime draconien à base d'amphétamines et d'extasie, la pupille incendiée et terrifiante. Cette photo m'a toujours donner envie de pleurer.

Demain Shakespeare a aussi promis de m'emmener visiter le garage dans lequel Francis Bacon peignait, de faire un détour par le dernier endroit où a habité Lucian Freud, boire un thé dans Croydon où Kate Moss a tenté tant bien que mal de finir sa scolarité tout en s'essayant à l'anorexie. Suis-je donc la seule à n'avoir envie parfois que de regarder un pommier en fleurs? Au fait, Alex ne pourrait-il pas m'emmener visiter un arbre à Londres? Un verger? Un endroit du moins où il n'y a pas d'histoire et dans lequel nous pourrions dessiner un semblant d'avenir sans passé?

Le téléphone sonne. C'est lui. Que j'imagine dans une chambre sordide et humide, avachi dans un canapé ou assis à une toute petite table en bois, habillé d'un boxer imprimé de figures des Stooges, sa livrée bien accrochée derrière la porte de sa chambre, Qui répète Richard avec fougue et extravagance, avec un vieux rideau de velours bourgogne sur le dos, pour faire d'époque. Les espoirs des autres, la vie des autres, les rêves qui ne sont pas les miens, leurs terreurs et leurs confidences, tout le temps. Me demande si j'ai besoin de quelque chose. Me confirme l'heure à laquelle il passera me prendre demain matin. *You know what Lady?* Parce qu'il y a encore quelque chose que je devrais savoir pour terminer la journée? *I'm gay, and it's not easy, Lady.* Je m'entends dire d'une voix étrangement calme, *So what Shake. I don't give a damn.*

Je raccroche. A bouts de nerfs. Je me rhabille. Je piétine la photo de Gable tout sourire à mes pieds, qui vient de m'inspirer la réplique. Je sors. Je marche dans ce Londres humide et noir. Je marche dans une ville triste mais c'est peut-être moi qui le suis. Je me surprends à parler toute seule en marchant.

Je suis fatiguée. Tu n'es pas là.

Poèmes de Léa Farine

Je suis souvent tombée amoureuse d'un effluve de lessive
de parfum
ou d'haleine douce

je dis « Je t'aime » aux chats car leur pelage me rappelle celui de notre mère-singe
je dis « Je t'aime » aux arbres dans la forêt car il ne parlent pas

à ceux qui croient que je ne comprends rien à l'amour je réponds
si l'amour n'est pas une odeur
pas la fourrure d'une antique maman
pas un chêne
ou un charme silencieux

— alors, qu'est-ce que l'amour ?

Verges et vergers

Sur ta tête lune aux cheveux épars
j'ai caressé du doigt un rêve de miel
caressant aussi tes cheveux rares
de l'autre main la tour
le désir

dehors les chats menaient négoce d'habitude
leurs cris rauques déchiraient la nuit

sur ma tête soleil aux épais cheveux
tu as caressé du doigt un rêve de ciel
caressant aussi mes cheveux défaits
de l'autre main le village
le désir

dehors le merle commerçait en banal
son chant clair ourlait tout le jour

dieu
dans la cathédrale entre mes jambes, je fais brûler
un cierge qui n'est pas pour toi
croiseras-tu le fer et l'ambre ?
briseras-tu mes genoux de porcelaine ?

dieu jaloux
ne nous fait pas porter la couronne de l'autre
n'anéantit pas la tour
n'ensevelit pas le village
ne rase pas nos cheveux

laisse-nous frayer, à l'ordinaire
dans les vergers de la nouvelle Babylone

Alfred Jodocus Couac

Un canard de Barbarie, probablement échappé d'un élevage, a été signalé sur le site internet de la station ornithologique suisse.

Il vit maintenant à Delémont, sur un rocher de la Birse.

Nous faisons feu de toute bohème
faux feux car on ne s'évade qu'en rêve
de nos cours basses

le canard de Barbarie

— canard d'espoir

préfère être libre
car il aime le goût de limace
des utopies quand on les arrime

J'ai nommé corneille Azraël
c'est quand vient corneille et qu'elle a sous les ailes
encore des odeurs d'étreintes
et sur les petites plumes douces de la tête des restes
d'œufs de nuit
et dans le bec un bleuet des champs pour offrir
comme on offre en terre son ciel
— parfois dans nos nids mammifères
c'est quand corneille vient que mon cœur demeure
le mieux

C'est quand corneille est là et qu'elle dit le pelage
rugueux du renard
le parfum des pies-grièche, que nul ne connaît
le cri du campagnol amoureux
la vie secrète du crapaud
et comment ne rien retenir

C'est quand vient corneille que je comprends le
murmure des rivières

Avant le déluge

Diable dans l'œil
lèvres humides de matins qui saignent
deux filles grandes aux robes d'enfants
font pousser des clairs-obscur
— longs cheveux d'ivoires, blancs comme la mort
—

deux fillettes jouent au jardinier
sur la fente exacte
entre l'eden et l'enfer

Grise Hilge,
ambre jaune, tes dents

le loup, le loup !

Hilge — plus jamais dans les bois
ambre jaune, ses dents

et toi tu trembles

Hilge — devant toi, mains grandes,
ouvertes comme la clairière de l'autre nuit

le loup gris, grise Hilge
le loup gris te fera cadeau ce soir d'un tournesol

ne tremble plus, Hilge !
plus jamais, dans les bois,
grande ouverte, grise Hilge

Hurlez !
notes-mages à la lune éclaboussant d'oiseaux une
mare où les vierges vont boire
ambre jaune
dans la clairière de l'autre nuit

Hombre, obscur
de fils de masque et d'inconscient tissé
Hombre, étranger erre sûr en l'arène

vide

pas d'issue dans ce théâtre à ciel où les vers
rongent à la peine, à l'ombre

lie, ruines

— dehors de cimes, ouvert
seule issue, laisse vaines et rênes
et file ailé de rien vers la neuve lavée

La Amor, fille de mime et de liesse constellée,
Amor, Hombre,
toute de runes
Amor la mort vieille à mort embrasse

Révolution

Lumières de la ville, éclat toxique
on n'entend plus le chant de l'oiseau bleu
nos rêveries mystiques ont été échangées
pour trois sous
contre un monde merveilleux
merveilleux roi et reines, sur leurs trônes de fumées
merveilleuses égéries électriques, dans la stratosphère

Alléluia, prions les Dieux thermoplastes

inodores, incolores, indolores
implorons ces égéries de nous donner de l'or,
encore, de l'or !
de l'or artificiel, pour recréer les féeries
faisons comme si les muses avaient inspiré aux
poètes
un air nouveau
en si mineur
si puisque nous avons l'excuse, de n'être pas arrivés
tôt

étoile filante

Trois méchants mômes ont inventé un sortilège au
rouge

Libellule aux ailes de soie
fille du calvaire
tu te consumes, tu voles encore
Libellule
âme muette qui hurle

Histoire d'un homme et d'une femme
lui épouvantail d'elle
elle cauchemar de lui

fumée de cigarette
verre brisé
nuit

du déjà-vu, la ville qui brûle
image de trois millions de soirs
d'autres qui sont eux, aussi

elle a pleuré pendant des heures
à ses pieds une rivière file
emporte le verre brisé
éteint la cigarette
— pas l'incendie

« Bordel, où cache-t-elle sa source secrète ? »
se tait-il

« Merde, comment peut-on être aussi sec ? »
se tait-elle

vieille histoire trois millions de fois jouée
Le taudis dont on fait sa maison

J'ai encore rêvé de l'oiseau d'eau, au cri profond
dont l'âme a pour seuls bagages
le marais
les roseaux
un présage :

« — Viendra le temps redouté des augures
où tu mourras
absolument
où tes atomes
danseront gaiement une valse universelle
à trois mesures
ainsi font les fantômes

enfant si tu crains ton destin, cueille au ciel
trois marguerites
brûle-les, laisse les étincelles
éclairer le dernier voyage
alors tu partiras
tout endormi, tout sage
sur le dos d'une oie sauvage »

— Ecoute le vent
le bruissement des feuilles d'automne
elles gémissent, elle pleurent, elles portent le deuil
d'anciennes saisons

demain disparaîtra
demain tu t'en iras
sans haine, sans sanglots
car les feuilles, car le vent
t'ont confié un secret :
« — En un nouveau printemps la rose desséchée
deviendra la cerise d'un nouveau cerisier »

*Trois enfants âgés respectivement de six, huit et douze
ans ont fait brûler une libellule le 6 août 1998 au soir
à l'étang situé en haut des échelles de la mort, entre
Bressaucourt et Fontenais*

Libellule
légère, éclat sur l'onde
Libellule, flamboyante

Poèmes de Bruno Mercier

Désir de vivre...

Désir de vivre avec toi
Musarder au chaud
Dans la maison éclore
Te taquiner sur les toits,
Découvrir ton corps de femme.
T'entourer d'une tresse de caresses
Ajouter aux frissons un zeste de fête,
Passer la main en prise d'armes,
Fleuret sur la peau du ventre.
Escrime de majesté,
Toucher tes lettres nues,
Vibrer à la pulsion du sourire.

Reviens, avant que
Les lions des puissants rugissent
Et nous rappellent sur les machines.
Oublie le temps !
Que nos corps s'accomplissent,
Exultent la chair entre ciel et mer
Caressés par une légère brise
Complices de vagues intimes.
Abandonnons-nous là, enlacés
Sous le soleil de l'amour.

Espace corps vie

Si le sport éveille notre désir,
Nous serons un duo d'as mutants
Grimpant les espaliers
Pour des figures acrobatiques.

L'attirance de l'amour exercera
Sur la beauté métisse
De nos corps et de nos âmes
Un crescendo de suspense.

Les premiers fruits se récoltent
Sur la fragilité de complicités,
De respirations inexplorées.

Pourtant je n'ai pas froid aux yeux
Ni ne crains les pétards mouillés.
Nos sangs se mêlent en câlins carminés,
Tressaute la chair incendiaire
A l'émotion d'effleurements de peau
Jusqu'à l'étirement de muscles sensibles.

Si le sport éveille nos soupirs,
Les étreintes opportunes,
Si légères, si mystérieuses,
Font de nous un duo d'as mutants.

La carabine

La douairière trouva sa porte
Bloquée par une carabine,
Le canon planté en terre morte.
Était-ce pour qu'on l'assassine ?

Elle sortit, forçant le passage,
Déterra le fusil comme une citrouille,
Serrant l'arme au corps de rouille,
Frôlant les murs du vieux village.

Elle se fit tout un cinéma,
Pris la liste froissée des courses,
Et d'une simple promenade,
Dit : Plutôt la vie que la bourse !

Sur les marches de la mairie
Elle déposa la carabine,
Des pétales blancs sur ouatine,
Cueillis d'un nénuphar fleuri.

Elle acheta au souk du bled
Des figues de barbarie mûres,
Quelques spaghettis d'encens pur,
Brûlant comme des lumières led.

Un sanctuaire improvisé,
La douairière devant sa porte.

Lausanne phare dans la nuit

*Moulin A Danses,
Cave du Bleu Léopard,
Dolce Vita*

Fantômes en tournée des grands ducs
Attirent des papillons de nuit.
Couleurs 3,
Des studios du haut de la ville,
Des artistes posent leurs sons.
Le temps de descendre mixer aux clubs
La tête en bas du *Flon*
Comme une grosse boule à facettes.
Discothèque en plein air,
Métamorphose de toupie urbaine
Aux Docks de Romandie.
Les DJ que le monde entier s'arrache,
Electro house techno larynx,
Éveillent un désir lilas.
Chaque fin de semaine
Des milliers de noctambules
Friands des poésies de l'aube,
Exhibent leur lurette de fête,
Luciole jaune limon,
Réfringence de lentilles.
Il y a belle lurette que la lamineuse

Verse à l'œil des limailles de bruit
Sous le stroboscope.
Lune pleine de Lausanne,
Crousille éventrée de pièces à deux balles,
Tu nourriras les Juke-box de l'univers.

Les moustiques ne piquent pas le ciel

Imaginez ...
Le cortège de l'Escalade*
La classe de Madame *Anglade*,
Enfantine Quartier Joinville,
La fête des bambins en ville.

Face au cordon de policiers,
Des rues sécurisées, leurs pistes,
Malins, les gosses déguisés
Miment de méchants djihadistes.

Menus espiègles kamikazes
Feignent le tir d'un kiosque,
Crèvent des kilos de kakis
Et des kiwis dans leur képi.

Serrant la main de leurs maîtresses,
P'tits kangourous narguent et sautent
En farandole de kermesse,
Bombent le torse, tête haute.

Klaxonnez poires mécaniques,
Les pleurs en kaléidoscope
Tournent en cristaux de rire.
Les moustiques ne piquent pas le ciel.

Lune de sang

Sur la scène de nos champs
Elle est là, au premier plan,
Elle domine le ciel.
Ce soir elle est de miel.

Elle me sort le grand jeu,
La séduction des amoureux,
Sur un banc public,
Astre glamour grimé chic.

Elle m'apparaît teintée de rouge
Si proche qu'elle me surprend
Frivole sous l'auvent.
Que plus personne ne bouge,

Femme-lune rouge dans le vent,
Moi poisson coquelicot géant
Sans pantalon dans des nuages d'eau
Je nage à ta rencontre.

Ouragan

Les éclairs cognent la lune dans la nuit d'encre.
Une pluie battante fracasse les vitres.
Allongé sur mon lit dans l'oriel,
Je fais mon bilan sensoriel.

De la petite chambre occitane
Penchée sur le pont d'un navire,

J'entends les orgues du ciel
Gronder comme un ours en rut.

Mon voisin collectionneur lisse des opercules
D'une pierre plate sur un marbre,
Rend l'orage plus sordide encore,
Faisant sourdre des coups graves.

Oser rendre un oracle par cette météo,

Où même l'oculiste devant la foudre orange
Subit des troubles de la vision,
Je n'en ai pas le courage.

Je me lève, m'assoies au bureau
Face à la feuille vierge dans la tourmente.
C'est le moment opportun d'avouer
Le blanchiment d'un poème sale, intitulé :
« Panama papers ».

Prochain arrêt : Crayons Rouges

Qui veut faire l'humour avec moi ?
Charlie slame dans son bateau.
A vos cartouches !
Tous sur les quarts, tous sur la touche,
Terroriste charlatan, tête sous capuchon
Le rafiote accoste les naufragés, crayons couchés,
Repart marée haute, crayons debout.
Pieds en cale, tête au galetas,
Marée humaine de *Caran d'ache*,
Crânes de réfugiés pierre-à-feu Zippo
Se frottent à la houle en étincelles,
S'allument en mèches de lampe-tempêtes,
Entrechocs de castagnettes,
Cargo de haine, cargo d'espoir.

Prochain arrêt : Crayons Rouges.

Après la lumière

par Isaac Pante

Ils s'assirent au fond du café, à une table qui faisait l'angle.
La partie restaurant était vide, avec juste quatre tables dressées
et deux encore sales. La serveuse leur fit signe qu'elle arrivait.

— Qu'est-ce que tu vas faire?

— J'en sais rien Eric. Tu m'aurais demandé ça y a trois
heures, je t'aurais sorti la belle histoire. Mais là, franchement,
j'en sais plus rien.

Il prit le sucrier, le fit glisser sur la table d'une main
à l'autre, comme s'il pouvait y avoir un gagnant. Le sucrier
raclait le plateau à chaque passage.

— C'est pas franchement agréable comme bruit.

— J'ai besoin de m'occuper les mains.

— D'accord.

— Si mes mains étaient pas occupées, elles feraient autre
chose. Et mieux vaut qu'elles s'occupent du sucrier.

— D'accord.

Il finit par retirer une main et laissa le sucrier s'arrêter au
bord de la table. Il l'observa, immobile et isolé. Maintenant
qu'elle avait retiré sa main, il était un peu comme lui.

Comment en étaient-ils arrivés là ? Sa main, il la lui avait
pourtant demandée et elle la lui avait donnée et ils s'étaient
promis dans un grand jardin que rien ne pourrait changer quoi
que ce soit à ça. Depuis, il l'avait tenue des centaines de fois.
Légère sur la piste de danse. Ferme dans les draps. Maintenant,

elle l'avait retirée. Il était hors-jeu et personne ne sifflait la
faute. Il est où l'arbitre, dit-il.

— Quoi ?

— Messieurs, je vous écoute !

— Vous avez un menu ?

— Il arrive.

Elle s'éloigna et revint avec deux feuilles jaunes et
plastifiées. Les bords étaient coupants et gras. Je vous laissez
regarder, dit-elle.

— Je me ferais bien une crêpe. Une toute simple, avec
du beurre et du sucre. Et peut-être même un peu de citron. Et
toi ?

— J'en sais rien.

— Oh ! Ou un burger. Le Mariposa a l'air incroyable !

— Ouais.

— Arrête de regarder ce sucrier.

Il tourna ses yeux vers le menu, reprit dix fois sa lecture.

— Alors ?

— Alors j'ai pas faim.

— Tu taperas pas dans mes frites.

— T'inquiète pas pour ça.

— Tu sais quoi ? Je vais te prendre un cheese. Si tu le
manges pas, il est pour moi. Mais piquer dans mon assiette, ça,
c'est hors de question.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu. Tu crois que je l'ai pas fait ? Eh ben je l'ai fait.

— Personne n'a fait plus que toi.

Il vit à nouveau le sucrier et prit son visage dans ses mains. Il avait encore la veste épaisse sur le dos. Les bras repliés, il disparaissait dedans, comme un enfant dans une combinaison de ski. Eric tendit la main et lui serra l'épaule. Il avait dû s'avancer sur la table et le bord du plateau lui entraînait dans les côtes, comme s'il tenait un homme à bout de bras au-dessus du gouffre.

— Messieurs, vous avez choisi ?

Il reprit leurs positions.

— Merci, oui. Un mariposa et un cheese.

— Frites salade ?

— Juste pour le premier.

— Juste. Le. Premier. Et à boire ?

— Deux chopes.

— Erdinger ?

— Parfait.

— Je vous amène tout ça.

Elle récupéra les menus, tourna les talons. Elle avait des cheveux roux ramenés en chignon, avec une petite barrette pleine de perles. L'uniforme lui allait bien. Le petit tablier blanc était une bague à sa taille. En-dessous, le tissu rose bombait.

— Dis, t'as maté la serveuse ?

— Arrête.

— J'essaie de parler d'autre chose.

— J'ai pas besoin de parler d'autre chose.

— Moi je crois que si.

— J'ai besoin qu'on la ferme.

— On fait comme tu veux.

— D'accord.

Ils reçurent leurs bières. Ils trinquèrent en silence, puis il fixa le fond de sa chope. Il regardait l'étendue jaune, les colonnes de gaz qui éclataient à la surface. Il avait mal au dos et il savait que ça ne s'arrangerait pas.

Soudain, il repensa à la maison. Il avait laissé la lumière. Il était entré, avait allumé au salon. Il avait pris la lettre sur la table basse, l'avait lue, l'avait remise dans l'enveloppe et l'avait reposée à l'endroit exact où il l'avait trouvée. Puis il était ressorti, avait fermé la porte à clef, repris sa voiture et son portable et avait conduit jusqu'au café. Il avait attendu son ami dans le parking. Il était certain d'avoir tout remis en place. D'avoir tout remis comme avant. Mais il n'avait pas éteint la lumière. Je suppose qu'on peut pas éteindre, dit-il.

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— Je suppose qu'une fois que la lumière a été faite, on peut pas l'éteindre.

— Mariposa et cheese. Bon appétit !

Ils mangèrent en silence, commandèrent deux autres

chopes. Les cloches tintèrent sur un jeune couple. Ils entrèrent en courant, rebondirent sur une banquettes où ils se disputèrent le menu avant de s'embrasser. Oh nom de Dieu, dit-il.

— Laisse. Il est bon ce cheese ?

— Tu vois, ça commence toujours comme ça. Toujours comme ça. Avec les rires et les échappées belles. Seulement ça dure pas. Tu peux prendre la chose comme tu veux, faire tout ce que tu peux, ça dure pas. Faudrait les prévenir ces petits cons.

— Arrête.

— Quoi ? J'ai pas le droit de dire ça ? Moi je crois que j'ai le droit de dire ça. Je crois que j'ai gagné le putain de droit de dire ça ! Tu dirais pas ça toi ? T'as quoi à dire toi ?

— Calme-toi.

— T'as essayé ? T'as rien essayé ! C'est quoi ta plus longue histoire ? Six mois ? Viens pas me faire la leçon pour six putains de mois ! Ah merde, excuse-moi.

Ils étaient à la quatrième chope maintenant. Le couple du fond riait toujours. Ils avaient reçu leurs plats et continuaient à se bousculer.

Il regarda le sucrier, bombé et immobile, le balaya d'un revers de la main. Le sucrier rebondit une fois, explosa. Le couple et la serveuse se tournèrent.

— Pardon, dit Eric. Pardon ! On va ramasser.

— Vous faites pas de souci pour ça Monsieur.

— Vous avez une balayette ? On va ramasser. Désolé, vraiment.

— C'est pas grave, ça arrive tout le temps. Je dois vous le facturer par contre.

— Bien sûr. On va vous prendre l'addition.

Eric se retourna, le regarda. Il avait la tête baissée et les larmes aux yeux.

— Bon, si je vais aux toilettes, tu me promets de casser la gueule à personne ?

Il hochait de la tête, le regarda s'éloigner puis se pencha vers le sucrier. Dans la petite motte de sucre, des éclats de verre.

Quand Eric revint des toilettes, son ami n'était plus là, pas plus que sa voiture sur le parking. Sur la table, il y avait un billet de cent francs. Il demanda à la serveuse s'il avait dit quelque chose, mais il s'était juste excusé, puis était parti. Il essaya de l'appeler.

Sur le siège passager, le téléphone sonna plusieurs fois. Il ne voulait pas répondre et ne répondit pas. Il était retourné devant la maison, s'était garé sur le trottoir d'en face, avait éteint le moteur. Il regardait le salon et la lumière dedans. Il ne voulait plus voir cette lumière, mais il savait qu'il ne pouvait plus l'éteindre. Il ne restait qu'à attendre. Le jour va venir, pensait-il. Le jour va venir et éteindre la lumière.

La Tête contre les morts

(fragments d'un roman en cours)

par Alain Corbellari

1

J'arrive ce matin. Jean-Paul s'avance vers moi en balançant, mi-gêné, mi-rigolard, son gros corps de portefaix persan :

– Dis donc, t'as loupé quelque chose. Tu serais arrivé cinq minutes avant...

Je vois le balai dans sa main. Les dalles sont encore humides, reluisent de traînées rapides ; il me semble bien distinguer, sur le carrelage beige ailleurs trop propre, comme les traces diluées de rougeurs suspectes.

J'ai vite été au parfum. Une bête histoire de rapatriement. Un accident stupide sur la route des Indes, l'incurie de la police locale — mais aussi : il était seul dans une guimbarde pourrie, personne ne l'avait réclamé ! — les tôles assemblées à la diable pour faire parvenir le corps en Occident pas trop amoché. Peine perdue : ça fermente, ces trucs-là, ça grouille encore, ça s'impatiente : en arrivant au crématoire, la caisse avait sauté, du vieux sang et des humeurs partout : pas de quoi déguster Jean-Paul et les autres jardiniers, mais tout de même, pour le pasteur, pour le croque-mort, pour ne pas glisser surtout... Ca faisait désordre ; et dans tout ça, ne pas oublier de le réduire à un petit tas de cendres :

– On va faire ça tout de suite, discrètement, personne s'apercevra que le cercueil est vide lors de la cérémonie.

J'acquiesce, déçu de ne pas être arrivé cinq minutes plus tôt : ce dernier bouillonnement à l'air libre, je l'imagine comme une sorte d'implosion qui ne peut pas se résoudre à ne pas exploser un tout petit peu... Je me sens frustré : cette fois encore je n'aurai pas eu droit au direct. Ce n'est même pas qu'il aurait fallu égayer la cérémonie : c'est le pasteur Bolet qui officie, je sens déjà que je vais me marrer en l'entendant pour la mille-sept-cent-dix-huitième fois assurer la famille de sa sympathie « toute simple, toute naturelle ». Non, il y aura assez à voir comme ça, mais ce petit manquement à la routine, je m'en veux de l'avoir raté.

Tiens, d'ailleurs, voilà les croque-morts : le petit, aux yeux distants, au sourire rare, avec sa grosse pogne moite, on l'appelle Don Corleone à cause de ses bagues et de son gros manteau. Son acolyte – immense, gonflé comme un filet à provisions – par contraste, on l'appelle Don Pannetone. Eux non plus ne sont pas spécialement des types sinistres. Quoique dans le privé, on en raconte sur Don Corleone qui broierait

comme ça du noir... Mais ici jamais de déprime affichée : je sens qu'on va parler longtemps du type qui voulait s'éclater en inde et qui n'avait réussi à le faire qu'à son retour... Ca me rappelle Balzac, je me souviens encore de ce prof extasié qui disait que l'auteur de la *Comédie humaine* était mort en gonflant... comme son œuvre !

Jean-Paul a récuré les dernières traces ; je ne pourrai jamais voir cette scène ailleurs que dans mon imagination, je me mettrai vainement à la place de ce cadavre récalcitrant. Son cœur a-t-il bondi de joie à l'idée de revoir sa patrie ? Qui le saura ?

Je me dis soudain que, de ma vie, je n'ai peut-être jamais rien fait d'autre que de me mettre à la place du mort. Je n'ai pas de permis de conduire, je dois avoir peur des accidents ; pourtant il faut toujours que je me mette à côté du chauffeur. Sur la banquette arrière, à droite, il y a la place du paralytique, et à gauche celle du grand brûlé, ou l'inverse, cela n'a pas d'importance ; à l'avant, par contre, c'est immuable : celui qui ne tient pas le volant est *à la place du mort*. Il n'est pas le mort, il le remplace, il le singe, il est le spectateur privilégié, il voit et ne fait rien, ne vit rien — je ne conduirai jamais. Il peut penser à la route, il peut l'oublier, mais il paie, sans rémission, sa passivité, en usurpant un rôle auquel il n'a pas droit. N'est pas mort qui veut ! J'ai parfois l'impression que ma vie se diffuse en différé, en attente de ce point précis auquel tout me destine, même s'il reste essentiellement impensable.,

Je vais me mettre en place. Il faut commencer de jouer cinq minutes avant que la famille ne pénètre dans la chapelle, pour qu'elle puisse se mettre dans l'ambiance depuis la salle attenante, qu'elle puisse composer ses gueules de circonstances. J'entame un choral de Bach, très triste, très consolant aussi, ce qui est plus complémentaire que contradictoire. Dans cinq minutes le pasteur Bolet va entrer. Quand il dira « Prions le Seigneur », je penserai « Saignons le Prieur », mais je ne rirai pas. Alors je m'arrêterai, je recommencerai, je m'arrêterai une seconde fois, une troisième et, toujours sans rien dire, je laisserai le cercueil vide disparaître en silence là où seule ma musique l'accompagnera, éteinte aussitôt que jouée, laissant le monde aussi vierge que si elle n'avait pas retenti ; aussi vide que la grosse boîte factice déjà délestée de son contenu pour les raisons d'hygiène que l'on sait.

Je suis à la place du mort.

2

J'aime les grands miroirs des bistrots : on s'y réfléchit et s'y voit réfléchir. Lancé dans un e de ces discussions à n'en plus finir avec Max, je le regarde me parler, et parfois, pour lui répondre, je fixe son reflet : j'en acquiers la bizarre sensation de parler « oblique ».

Max se déchaîne en reprenant un de ses sujets favoris. Il me traite amicalement de « petit con de protestant » en essayant de me démontrer par a plus b (en passant sans doute par z) que je reste englué dans ma mélasse atavique et que cela m'empêche de me sentir pleinement vivre. Le corps, le corps ! Tout revient pour lui à ce mot magique : il aimerait me faire comprendre que nous ne vivons pas si la dernière fibre de notre épiderme oublie de vibrer dans l'accomplissement du moindre de nos actes. Avec sa carrure épaisse, sa moustache qu'il soigne comme un animal impeccablement dressé, et qui, avec sa mèche et ses yeux enfoncés, lui donnent un petit air de Nietzsche, on le croirait à moins ; mais il ne m'impressionne pas. Quand on vit toute la journée avec des morts, on apprend à être moins exigeant quant aux signes certains de notre appartenance au monde des vivants. Et, après tout, que veut-il à mon protestantisme ? Je bois et je baise à ma faim — enfin presque depuis que Lou est partie, mais c'est un détail — et cela ne m'empêche pas de jouer et d'entendre ces musiques « sinistres » dont Max a fait, à mon propos, un véritable leitmotiv.

Le jeu diffracté des regards dans le miroir répond étrangement à notre conversation. Max *déglomère* (c'est un mot à lui) sur le désir d'être autre, sur notre désir, parfois, d'être objet. Il n'est pour moi, à cet instant, que son seul reflet. Je l'entends encore parler du désir de se perdre, je lui demande s'il n'y a pas un désir d'empêcher l'autre de se perdre, et un désir de vouloir être empêché de se perdre... Pourquoi, toujours, nos impulsions doivent-elles être accompagnées de tant de réflexions ? Peut-être tout simplement pour donner à des Hamlets de comptoir l'occasion de refaire le monde...

– Je ne joue qu'en perdant, m'affirme Max d'un ton où perce un défi contenu : cette phrase de Louis-René Des Forêts le hante depuis longtemps, et il ne se passe pas un soir qu'il ne l'ait répétée.

– Et moi je ne bois qu'en gerbant, ajoute une voix qui vient de se joindre subrepticement à nous. Je me retourne, refusant au miroir le droit de m'abstraire : c'est Gontran, dont j'avais reconnu les intonations un peu éraillées quoique graves, comme si cette connotation de maturité — la voix profonde — venait corriger le trop plein d'alcool et de tabac que trahit immédiatement la pointe d'éraïllement.

Gontran conjugue d'ordinaire ses amours à l'absent

de l'indicatif et espère que Max lui racontera ses dernières équipées folâtres ; il risque d'en être pour ses frais ce soir. Je profite de la diversion pour retrouver le miroir.

Lou aussi était transparente. Au point que je ne pouvais rien voir à l'intérieur d'elle. Quand elle s'asseyait devant moi, je percevais distinctement le dossier de la chaise, mais ses pensées, à force de clarté, m'échappaient totalement ; de la même façon que l'eau dans le verre ne nous livre rien de son être propre. Quand Lou me parlait d'un homme, je n'arrivais jamais à savoir s'il s'agissait d'un amant, d'un frère ou d'un personnage de roman ; elle souriait, presque moqueuse, parce qu'elle savait bien qu'elle m'avait tout dit, ce qui était vrai et ne m'avançait pourtant guère.

Max et Gontran parlent maintenant de politique : il s'étripent aimablement, comme à leur habitude, sur l'existence d'un anarchisme de droite ou sur le statut des objecteurs de conscience, sur le droit des forts à la violence et sur celui des feignants à la paresse.

Je me lève, je caresse le comptoir avec un sourire vaguement sensuel, je tâte mon porte-monnaie désespérément plat et, sans même saluer mes amis qui m'ont complètement oublié, je disparaissais par la porte du fond : il y a des enterrements tôt demain.

3

Le pasteur Mortensen ressemble jusqu'à la caricature à ces prêtres scandinaves qu'évoquent Ibsen, Dreyer ou Bergman, dramaturges peu portés, on le sait, sur la gaudriole. Terriblement grand, terriblement sérieux ; on a l'impression que tout est carré chez lui : la barbe comme les lunettes, le costume comme les idées. Il doit manger dans des assiettes rectangulaires, et quand, chez lui, ça ne tourne pas rond, c'est précisément que ça ne tourne pas assez carré. Même ses doigts ressemblent à des pièces de jeu de construction qui s'emboîtent en vertu de la perfection de leurs angles droits. Pourtant, il est difficile de se retenir de sourire, en le voyant à côté de son gringalet de diacre, un tout frisé avec une bonne gueule d'apôtre farceur, aussi maigrichon que son maître est taillé à la serpe. C'est encore plus frappant que Don Pannetone et Don Corleone : ici, on a carrément l'impression de voir une pendule Louis XV posée à côté d'un frigidaire.

Les gestes sont précis, millimétrés, le rituel prend tout son sens, mais les familles peuvent-elles réellement ressentir de la chaleur dans un tel accueil ? Ou alors c'est précisément qu'elles trouvent là la distance qui convient, cette absence de sentiment des autres qui garantit si bien de l'épanchement

indésirable, cette retenue qui protège le secret du deuil, cette indifférence qui referme si confortablement le mur de la douleur autour de celui que plus rien, ou presque, ne rattache à la vie.

[...]

4

– Je vais te dire pourquoi la crémation est infiniment supérieure à l’enterrement : ici, tu as des traces ; là tu n’as plus que des cendres. Avec une trace, tu peux reconstituer, tu peux revenir à l’image première, tu n’atteins pas l’être, mais tu retrouves sa forme, et c’est là la tromperie suprême, parce qu’à ce stade tu es tellement certain d’être remonté à la source que tu prends pour une plénitude ce qui n’est que du vent. Avec les cendres, plus aucun risque : tu ne peux rien reconstruire, tu as perdu la clé de la structure de départ, tu n’as plus qu’à constater

la perte, tout est consumé, dans tous les sens du terme ; tu ne sais même plus ce qui a disparu. L’amour, c’est la même chose : une fois que tu n’aimes plus quelqu’un, il n’y a plus que les cendres. Il faut bien brûler ce qu’on a adoré : on devrait obliger les veuves à mettre elles-mêmes leur mari dans le four.

– Je me suis toujours demandé de l’amour et du feu lequel était une métaphore de l’autre...

– Foutaises : il n’y a pas de métaphores !

– Alors, un enterrement, pour toi, ce n’est qu’une solution de compromis... ?

– Exactement : dans l’enterrement, tu laisses une trace, tu peux reconstituer, tu laisses la porte ouverte à une nouvelle vie ; si l’Eglise a longtemps interdit la crémation, c’est justement parce qu’elle rendait problématique la résurrection du corps ; et c’est bien cela que nous voulons : pas de retour, pas de recommencements, mais partir. Sans laisser d’adresse. Une fois pour toutes.

[...]

Edwige nage

par Valérie Gilliard

Sur l’allée de Winterthour qui mène à la piscine, Edwige a regardé marcher une jeune femme devant elle. Cette fille serait belle si ses jambes étaient plus longues, a pensé Edwige. Mais on a beau dire, une impression demeure : ces jambes boudinées dans leur pantalon stretch laissent derrière elles un sillage de perfection, comme une certitude. Edwige reste un moment perplexe.

C’est alors que l’inconnue, au bout de l’allée, se jette dans les bras d’un homme plus âgé qu’elle. Voilà pourquoi elle avançait vite, sur ses jambes courtes, les talons compensés, le sac balancé au bout de son bras ; c’était pour ce long enlacement-là. Edwige entend un rire grelot de femme chatouillée ; elle a traversé la rue, par contenance, puis elle tourne à gauche pour entrer dans le bâtiment de ciment vitrifié.

Tout habitée de ces caresses subreptices, Edwige sourit mystérieusement – juste le bout des dents sur la lèvre inférieure - en tendant son abonnement annuel au préposé. Elle fredonne en se changeant dans sa cabine. Devant la rangée d’armoires numérotées, elle choisit sans réfléchir le 59, mais alors sa clé de cadenas se grippe, c’est un signe ; Edwige envisage le 74, année de sa naissance, facile de s’en souvenir, au cas où la clé se détacherait de l’imperdable et tomberait au fond du bassin. Et puis au tout dernier moment, elle se ravise et prend le 69.

La partie droite du grand bassin est divisée en quatre lignes par des filins garnis de boules plastiques. Un panneau

d’affichage indique que trois d’entre elles sont réservées pour les classes d’école. Elles sont pour l’instant inoccupées. Quelques enfants en attente s’ébattent dans le petit bassin. Pour autant, personne ne touche aux lignes défendues. Deux balèzes à muscles labourent la quatrième ligne, bonnet, pince-nez, spatules. Reste l’espace commun à gauche du bassin. Edwige s’y est glissée, juste un peu réticente, mais décidée à ne rien gâcher. Tant qu’à faire elle imposera son tracé dans l’espace commun.

Maintenant Edwige nage, de toute sa force, en figure de proue. Elle est tout à ses muscles, tout à son élan, tout à son emprise de l’eau. Eau bleu clair, bleu limpide. Bleu immuable, entêtant, presque parfait, n’étaient ces rares bribes de choses informes, ce flotti-flotta glaireux qu’il vaut mieux ignorer, rebuts corporels avalés par le brassage, bientôt dissous dans le chlore. Limpide et presque parfaite, l’eau, juste un peu froide en entrant mais maintenant à l’unisson de l’effort. L’eau amincit, crée des courbes mouvantes, rend même aux patauds leur grâce perdue. Le rythme se prend. On entre dans l’entrain plat des lignes régulières, on va et vient, creusant des sillons éphémères.

On les suit, on les maintient, malgré l’affluence qui maintenant se fait sentir.

Un Japonais vient d’entrer dans le bassin, il se meut lentement, bouchon adipeux flottant, bouddha opaque, et sous

l'eau à travers son écran de plastique Edwige remarque qu'il ne bouge pas les jambes, comme entravé par on ne sait quelle paresse de carpe repue.

Deux femmes ont décidé de nager côte à côte au milieu de l'espace commun. Les têtes légèrement tournées l'une vers l'autre pour suivre leur conversation. Pas d'apnée pour ces deux-là. Deux mètres au moins de largeur à elles seules. Une lenteur de babilleuses sans complexe et sans scrupule. Edwige enrage et brasse un peu plus vite, elle veut montrer son tempérament face à la désinvolture des baleines. Elle assure sa ligne le long du mur, résolument. Son espace. Que chacun comprenne qu'elle ne fera pas de concession sur sa voie. Que ça roule droit. Elle griffe de l'ongle une peau molle. Continue sans se retourner. Question de survie face aux deux grosses.

Edwige se sent happée par la douce résistance du liquide, comme à voler sans le vertige. Les sons se défont sous la membrane de caoutchouc; et toutes les formes se biaisent à mesure que s'amasse la buée sur le masque de plastique. C'est une seconde dimension. C'est le défi des intervalles. Avancer. Poussée des jambes, brassée, respiration. Poussée, brassée, respiration. Edwige s'applique à ne pas bouger la nuque. A se hisser comme il faut sur les bras. Elle mesure avec satisfaction la distance glissée sur une seule poussée. Elle écoute les sifflements, le feulement cadencé, acouphènes aquatiques comme une musique de fond pour les pensées qui viennent l'habiter, car elle apprécie de voir jaillir librement le ballet de ses phantasmes animé par les mouvements des bras et des jambes. Comme si l'exercice rectiligne de la nage dans le bassin prédécoupé prédisposait à la divagation... à ses chères divagations maintenant libres de se déployer. Elle revoit Paul, le stagiaire qui lui a été confié au bureau. Le jeune Paul à l'air timide, un brin admiratif, est-ce sincère, est-ce calculé, est-ce une manière d'entrer dans sa zone d'empathie, en tout cas Edwige éprouve depuis ces deux semaines comme un délice de se sentir maîtresse d'une situation floue. A-t-elle regardé plus bas que les deux yeux bruns de Paul, récemment, elle se le demande, cherchant au fond de sa mémoire des images, caressant du souvenir le torse du jeune homme, sa taille...

Edwige sursaute. Sous elle vient de glisser quelque chose. Juste en-dessous d'elle, presque au niveau du sol. Ils se croisent en hauteur comme on volerait sur deux niveaux dans un film futuriste. Elle en perd sa respiration : ouf, quand même ! Passer vite, au cas où il devrait remonter. Elle se propulse. Juste le temps de voir une colonne vertébrale, fine anguille, entre les larges épaules. Puis un caleçon flashy d'adolescent. Elle bande ses muscles agacés, encore une fois pour atteindre le bord. Et recommencer, dans l'autre sens. Il lui faut faire ses vingt allers-retours, la distance qu'elle s'impose sans quoi la visite à la piscine n'aura aucune valeur. Elle est chaque fois déçue de dépasser les

vingt minutes. Se dit, la prochaine fois je nage trente minutes et je ne compte pas les longueurs. Mais la prochaine fois, elle compte quand même. Ne peut pas s'en empêcher : le kilomètre doit être atteint. Il ne peut pas en être autrement. Elle compte et continue. Mais elle oublie les numéros perdus dans sa gamberge. Cinq ou six ? Cinq, sans doute, par sécurité.

Voilà les deux éléphants de mer qui se sont déportés vers le mur. Si on ne perdait pas toute son énergie à contourner les obstacles. Edwige traverse de biais. Elle rejoint l'autre limite de l'espace commun, le filin qui jouxte les lignes. C'est alors un jeu avec la ligne voisine, celle des deux balèzes, rejoints par un troisième: va-t-elle aller aussi vite que ce crâneur ? Elle tente le dos crawlé histoire de régater. Mais c'est toujours l'autre qui gagne. Un jeune homme encore. Pince-nez et petites lunettes fines. Bonnet noir brillant. Slip blanc moulant. Il rejoint une paire de jambes pendantes au bout du bassin, surmontées d'un sourire encourageant. Décidément il y a beaucoup de monde. Mais les lignes 1 à 3, réservées, sont toujours inoccupées. Personne n'ose outrepasser la règle. Edwige rage mais reste.

Au bout de sa longueur, elle s'arrête. Un moment. Une fois n'est pas coutume. Marre de slalomer autour des deux baleines indolentes indifférentes à sa hargne. Un autre groupe est entré, avec des enfants, dans le grand bassin. C'en est bientôt trop. Sous les petits plongeurs, accrochée à la barre de fer, Edwige fait bonne figure en esquissant des exercices du dos. Et tout en bandant ses abdos, elle observe encore l'ado qui sort du bassin. La jeunesse de ces hanches graciles. Elle a beau faire, elle ne se rappelle pas les hanches de Paul. Elle se repasse le film pourtant : comment il lui est apparu, à elle gravissant les marches jusqu'au second étage, pour leur rendez-vous de travail, lui, non pas dans l'encadrement de la porte, mais déporté sur la gauche, dos au mur, dans cette position parfaite, un brin surjouée, les bras croisés, la tête penchée sur le côté, et elle a voulu voir dans cette posture comme une invite secrète. Et pendant l'entretien, ce regard brun un peu perdu qu'il lui avait lancé, alors qu'elle critiquait le style de son rapport : ne l'avait-elle vraiment pas apprécié ? Et sous les flots, Edwige sourit pour elle seule, sous les flots, elle sourit à l'idée du plaisir qu'elle avait eu à être un peu cruelle. Comme elle avait planté ses yeux dans les siens (si proches, car il s'était assis près d'elle pour lire le document, si près qu'elle aurait pu lui toucher l'épaule) en lui disant: de vous je veux la perfection. Ses yeux doux et tendus de jeune homme, la tension de la vie qui attend de se répandre, la tension de l'inassouvi, de l'attente.

Un homme est en train de demander quelque chose au gardien, au bord du bassin. Ce dernier lui tend deux paires de lunettes de natation. Il choisit la verte. La cale sur son nez avec une grimace. Ça serre. Mais si ça ne serre pas, l'eau va pénétrer

par les interstices. Sûr que ça serre trop tout de même. Cet après-midi, pense Edwige, tout le bureau de cet homme remarquera les deux marques bien rouges autour des yeux. A cet âge-là, ça met au moins une demi-journée à disparaître, mon bonhomme. Tu t'en expliqueras à ta secrétaire qui, pour la première fois, te trouvera un air vieux. Fallait pas oublier tes lunettes.

Décidément, les hommes mûrs ne sont plus si attirants une fois qu'on a soi-même passé la quarantaine, se dit Edwige. Avant, c'était différent. Avant, elle aimait chez les vieux ce regard assuré, cette fine hésitation qui leur reste d'avant, qui est devenue élégance, qui s'est muée en attention pour l'autre, cet air d'avoir dépassé l'étape du père. Et l'expression de reconnaissance qu'ils ont face à la jeunesse d'une femme qui les accueille, eux, déjà mûrs, en échange du cocon protecteur, au moins pour quelque temps. Elle aimait ça, elle, comme la jeune femme aux jambes un peu trop courtes, et cette certitude du temps qui ne passe pas encore donne cet air de perfection, elle le comprend maintenant. Peu importe le galbe de la jambe, ce qui compte, c'est cette joie à avancer un pied devant l'autre jusqu'à retrouver, tout au bout de l'allée, la chaleur du cocon.

Le couple s'en est allé vers le lac, tout à l'heure. Il avait beau jeu, le vieux beau! Mais à la piscine, ça ne trompe plus, se dit Edwige. Elle regarde le type aux lunettes empruntées scruter le bassin avant d'y entrer, précautionneusement penché en avant, la bedaine accusée (qu'on ne peut plus retenir dans le pantalon, qu'on ne peut plus rentrer tout en entrant dans l'eau froide, penché en avant!). Une fois dans le bleu à peine flouté, il va commencer à exécuter ses mouvements de brasse, il va, dans le chlore, lâcher de sa superbe, comme tous, occupés à se maintenir en forme, les uns derrière les autres, nus et vulnérables, à se contourner au besoin, à s'excuser quand ils se frôlent, benoîtement, comme des petits soldats dans l'eau limpide.

Et le nez à ras du bord, dans son coin du bassin, Edwige songe à combien elle croit aujourd'hui avoir perdu le sens des pas. Les pas qui conduisent quelque peu, quelque part. Pas les mouvements mécaniques. Et cela lui cause une inquiétude sourde, pas bien agréable quand on n'a pas son fond. Elle sait qu'elle se morfond dans les rêves, Edwige, dans des rêves flots-bleus-compatibles. Car comment croire vraiment en quelque chose d'autre que ce délice de torturer le jeune Paul, son stagiaire, d'asservir, sur les dossiers à rédiger, le jeune homme au regard doux? Tellement joli, tellement lointain, tellement rageant. D'autant plus qu'elle sait... Edwige connaît la portée limitée de ses ersatz. Elle, tout en muscles travaillés, semaine après semaine, elle n'ose pas regarder ses zones lâches...

Cet homme mûr qui avance régulièrement, avec ses lunettes vertes, lui rappelle maintenant le musicien. Cela fait

six mois qu'Edwige a décidé de prendre des leçons. Solfège et piano. Six mois qu'elle pousse chaque semaine la porte de la salle de musique avec un pincement d'appréhension, six mois qu'elle voit cet homme se retourner lentement sur le tabouret de son piano, pour la saluer, elle arrivant, dans un retard finement calculé, à sa demi-heure de cours; elle retenant son souffle alors qu'elle devrait, il le lui répète, se détendre. Mais comment avouer cette tension contraire qui s'installe, de semaine en semaine, dans son ventre à elle, et que l'eau limpide de la piscine ne peut pas éteindre, quand elle y pense, entre deux brasses, encore et encore? Edwige peine à se l'avouer, elle peine à regarder sa couardise de femme seule qui s'assume. Elle se dit: trouver une noix où se lover.

Une ligne encore, un tour encore. Edwige voit par moments sous ses paupières des éclats métalliques quand elle ferme les yeux. Des éclats qui persistent quelques secondes yeux ouverts. Elle craint soudain l'évanouissement. Les brassées fortes, les pieds qui battent, l'eau qui jaillit, la respiration courte, trop courte. Elle force et se dit, jusqu'à n'en plus pouvoir, je vais, je nage, je ne veux plus sentir mes jambes. Ce soir elles seront légèrement douloureuses sur le lit et dans les plis des draps. On les bougera. Les serrera. Les convulsera.

Qu'elle trouve enfin une noix où se lover... mais ce qui revient maintenant, les images de maintenant portent Edwige aux limites de son souffle. Elle comprend qui elle cherche, et dans son univers phantasmatique se produit une révélation. Pourquoi maintenant, est-ce le souffle court qui l'amène, un manque de force soudain près de l'issue du kilomètre?

Vous êtes une chopinienne... Alors comme ça, vous êtes, vous seriez une chopinienne (comment l'avait-il dit? Elle refait le dialogue pour le retrouver au plus juste). Elle voit maintenant la haute taille, le regard bleu, des yeux d'homme au fond un peu métallique comme s'ils se défendaient d'être trop profonds, parce qu'il y a toujours, dans le bleu, le risque de la noyade. Elle sent sa main saisir son bras, sur le clavier du piano: laissez complètement aller le bras quand je vais le lâcher. Votre attitude est bonne face à l'instrument, vous êtes ouverte à lui, vous n'avez pas peur. Mais comme cela est curieux, ce mélange de vertige face à la sensibilité de cet homme, et d'étonnement devant un reste lointain de rusticité, de bonhomie, de pays, un mur de défense construit, peut-être, en moellons du Jura; la musique est un vertige, une ligne vers l'infini, avait-il dit en la regardant, et cette voix à la franche tenue semblait protéger l'homme de la suave déliquescence du romantisme envahissant, comme des brumes, l'esprit d'Edwige au piano. Edwige voudrait soudain avoir le pouvoir d'anéantir les garde-fous – famille? discipline? certitudes? – toutes les barrières entre elle, sa vie si terne, et cet homme, par un regard où le fond s'effacerait enfin. Et dans le

flot de la piscine, Edwige se berce de visions, du regard brun de Paul, du regard bleu du musicien, et toutes ses vues se brouillent enfin sous la buée de son masque de plastique.

Piscine, c'est un bassin d'eau morte. Aigue-morte. Pas *pisci*-ne. Pas bassin pour les poissons. Seulement pour les stupides baleines ménagères de trente ans qui obstruent. Pour les requins arrogants qui courent dans les lignes. Pour les gamins criards mal cadrés par les moniteurs. Des lignes qu'on suit inlassablement, qu'on repasse, qu'on fait droites, fulminant s'il n'en n'est pas ainsi. Des allers, des retours dans le bassin de 25 mètres de long, et le calcul n'est pas difficile, se dit Edwige qui a perdu son compte, pour arriver au kilomètre.

Tout au fond... un instant, toucher le fond de la piscine, juste pour voir, pour faire comme l'autre, un petit sursaut de canard et puis plongeon. Jeu avec l'air, avec soi, et si le fond se dérobaît ? Comme quand, gamine, elle avait été forcée par le maître-nageur à faire une roulade depuis le bord, ah cette impression de rouler sans fin dans un vertige paniqué, sans savoir plus dans quelle direction chercher l'air, rester en boule, la tête rentrée et la respiration bloquée, un long moment jusqu'à ce que le tournis passe et qu'à la surface se fendent les sourires moqueurs de tous les camarades. Et si le fond se dérobaît, poursuivrait-on à l'infini une descente dans l'eau bleue, y rencontrerait-on des tritons coquins et caresseurs, des palais rutilants et kitch, pour s'oublier dans quelles profondeurs, quels gouffres, où l'eau serait devenue trouble comme dans un marais, et rauques les éclats des grenouilles ?

Elle imagine une autre eau, eau verte et brune des marais, eau du lac où croissent les plantes depuis les profondeurs, où des silures immenses passent en silence, sur les fonds glauques et sablonneux ; elle se dit qu'il n'y aurait plus de ligne, plus de bord, juste un abîme où délicieusement descendre avec les algues autour des chevilles. Elle se dit que la vie et la mort se glisseraient en elle. Elle se raconte encore cela et manque aspirer du bleu quand elle ouvre les yeux, sous l'eau. Au bord de la syncope, elle remonte soudain, bouscule un nageur qui se retourne, elle esquisse un pauvre sourire pâle, sans doute un peu alarmant, il lui demande si ça va, lui tend une main, la tire au bord. Merci, pas de souci. Juste un peu trop nagé sans doute, la fatigue, vous voyez. Celui-là n'a pas de lunettes. Il a l'air plutôt maladroit. Quel âge, entre deux eaux ? Elle retente le sourire pâle. Il répond, son regard fuit, et il s'enfuit dans sa rangée.

Edwige finit son kilomètre, ou à peu près, un peu plus lentement. Elle suit deux pieds qui battent devant elle une mesure dérisoire le long de la ligne blanche et rouge. Elle ne tente plus de les dépasser. Elle fait ses longueurs.

Dans les lignes réservées aux écoles, il n'y a toujours personne.

Ici, on a pensé à la sécurité : une alarme sonne si votre corps reste plus de trente secondes sans bouger. Des surveillants se tiennent de chaque côté du bassin. Il ne peut rien arriver. On change l'eau régulièrement. La température est stable.

Ce matin, à la piscine, Marie et Carole ont parlé du divorce de Carole. Pierre n'avait pas ses lunettes. On a dû lui en prêter une paire. Exceptionnellement.

Ce matin, à la piscine, Maxime s'est fait gronder par la maîtresse parce qu'il était le dernier. Vingt-cinq minutes pour t'habiller, Maxime, ça je ne peux pas accepter. Et comme il n'avait pas eu le temps de se sécher les cheveux, Maxime a pris froid en sortant.

Ce matin, à la piscine, Edwige a récupéré ses affaires, casier 69. Elle a remis ses vêtements, est sortie, a réglé la hauteur d'un appareil à sécher les cheveux.

Edwige sèche ses cheveux la tête renversée.

Il lui semble, sous l'air chaud, que l'eau de la piscine comme l'eau turbide du lac ne pourront jamais éteindre le feu sous sa peau et ses cheveux cendrés.

Edwige pense à lui.

Je suis en train de quitter ma femme, lui a-t-il confié l'autre jour.

Qu'en sera-t-il quand elle le connaîtra ? Aura-t-elle peur de lever le voile, de savoir ses petites manies, ses laideurs cachées, sa manière de lécher les couvercles ou d'aspirer sa soupe, d'enlever ses chaussettes, de les abandonner dans la poussière d'une chambre, craindra-t-elle de l'entendre dire les trivialités d'usage, de voir s'envoler la magie qu'elle a patiemment créée derrière la buée de ses lunettes, dans la rectilignité du bassin ? Aura-t-elle le courage de regarder ses accroc comme elle a regardé la déchirure de sa chemise, l'autre jour, au-dessus du poignet ?

Mais Edwige, ce matin à la piscine, en a assez de planquer sa lâcheté sous ses dites délicatesses et de se bâtir la solitude, à coups de lance-pierre contre les scories des autres.

Ce matin, à la piscine, Edwige a décidé de changer de vie.

Ce matin, à la piscine, Edwige a décrété qu'au-dessus de toutes les contingences se lèverait un jour nouveau, qu'il serait parsemé d'éclats, comme ces pâquerettes que l'on voit par la baie vitrée de la piscine, à l'ombre des arbres en fleurs, faire de la neige sous les palmes des cygnes.

Mémoire des cellules*

(extrait)

par Marc Agron Ukaj

Il n'avait pas de réservation, mais il y avait de la place. Les nappes blanches dominaient le décor, et les sommeliers, tels des danseurs, certains élégamment efféminés, zigzaguaient entre les tables, s'arrêtaient en hochant la tête pour approuver avec compassion et un large sourire les demandes fantaisistes des convives, puis repartaient en direction de la cuisine, dépités. Ils notaient leur commande sur un bout de papier qu'ils piquaient sur un clou géant. Ce va et vient, accompagné des voix feutrées caractéristiques des brasseries chics de la ville, était troublé par les éclats de rire d'une voix féminine de bonne humeur.

Le repas, un pot-au-feu, était bon, un peu lourd et cher ! Quarante francs pour un simple menu du jour, c'est exagéré, mais manger en compagnie de Varlin accroché au mur, que Maximilien connaissait sous le nom de Willy Guggenheim, adoucissait un peu sa peine. La patronne à l'accent alémanique était un peu lourde, elle lui avait touché le bras, signe de familiarité, ou d'empathie.

Il aurait volontiers commandé un dessert, mais dix-huit francs pour un flan au caramel, il ne faut pas exagérer ! Comment allait-il justifier un repas à la Kronenhalle à son éditrice qui lui avait versé une avance sur son prochain essai. Un endroit bien trop luxueux pour un écrivain qui n'avait pas encore fait ses preuves. Le Cézanne à côté de la cuisine, est-ce vraiment un original ? Ça doit coûter une fortune à assurer ! Mon Dieu, cela justifie bien une bière à huit francs.

Les gens à la table à côté étaient sans doute connus en ville, car la patronne les avait salués avec révérence et grand respect. Elle s'était adressée à eux dans un français aléatoire en leur demandant si tout se passait aussi bien qu'ils le souhaitaient. Plusieurs autres personnes s'étaient levées, admiratives, pour leur parler et pour demander des nouvelles. Questions souvent en anglais, réponses en allemand, en français. Sourires, éclats de voix, bises interminables. Un autographe pour la jeune fille qui n'avait pas osé le demander elle-même, mais dont la mère audacieuse avait approché la star bruyante pour lui dire : « Ce que vous faites est, comment dire, so beautiful. »

Là, à côté de lui Lola Rist avec son galeriste Norga Jaku. L'une des artistes majeures de notre époque, une authentique créatrice, tellement incomparable à cette conceptrice américaine et ses ridicules piles électriques qui font tourner ses œuvres et la tête des collectionneurs ? Comparée aussi à la fameuse française dont il ne se souvenait jamais le nom, dont les sexes masculins, vulgaires et surdimensionnés, rabâchaient le souvenir de son père incestueux et qui lui donnait juste envie de vomir. Mais ce jour-là il s'était retrouvé devant L. R. en personne. Il avait souvent tenté par le passé d'obtenir un entretien, mais il avait toujours essuyé un refus net de son agent intraitable. A son tour de leur dire : « Bonjour » puisque c'était sa langue maternelle et que cette proximité linguistique lui donnait le droit de leur

parler ; ou plutôt lui donnait la liberté de croire qu'il était des leurs. Maximilien n'arrivait pas vaincre sa timidité. Il avait pensé que ces soixante-deux francs quarante avec le dessert, c'était vraiment beaucoup, mais que la proximité de cette artiste en valait l'investissement. De plus elle n'avait pas l'habitude de ce genre de restaurants, son style était plutôt tourné vers les endroits branchés, les usines transformées, les sous-sols aménagés. Son galeriste devait sans doute lui présenter quelques industriels de la ville. Maximilien était troublé. Il aurait voulu rester jusqu'au dessert pour les entendre parler, pour la voir rire et l'observer se mettre sans cesse les mains dans ses cheveux, réajuster ces lunettes multicolores, sautiller sur les fauteuils en cuir de la Kronenhalle, seulement Norga Jaku le regardait de plus en plus bizarrement et il avait peur d'un : « On se connaît ? » Il l'avait oublié. La réponse négative aurait été trop humiliante au cas où la grosse patronne l'aurait entendue. Elle aurait réalisé qu'il n'était personne. Mais, ce jour-là, il avait de la chance, ou pas ! Elle, Lola Rist en personne, la papesse, avait soudain envie d'allumer sa cigarette. Tendait sa bouche splendide, d'un rouge écarlate à faire relever un mort, souriante, elle demandait du feu à son galeriste. La regardant avec étonnement, roulant les r, : « Mais ma grande, tu sais bien que je ne fume pas, j'ai arrêté il y a longtemps. »

Miraculeusement, elle s'était tournée vers lui pour lui demander : « Haben sie Feuer ? » Toujours intimidé par les femmes, il avait demandé : «

Pardon ? » Elle lui donnait une seconde chance : « Haben sie Feuer, bitte ? » Ne comprenant pas l'allemand, il avait dit : « Je vous demande pardon, c'est à moi que vous parlez ? »

Maximilien n'était pas en forme ce soir-là, son esprit était préoccupé par R. malgré l'émoi d'être si proche de Lolita Rist. Cette dernière lui tendait ses lèvres, où pendait une cigarette ; son visage le questionnait, puis une deuxième fois, inclinant la tête, souriant tristement : « faites un effort », mais il n'avait pas saisi ! Aurait-il pu imaginer un instant que la question portait sur Kant et sa Critique de la faculté de juger ? Non, il ne s'agissait pas de développer les ingrates questions d'exégèse sur une pensée transcendante.

Désespérée, elle s'était adressée à la table voisine. Une espèce de caricature de George Clooney était assis là et avait sorti son briquet Mont-Blanc, acheté aux puces le matin même. Souriant, il avait dit d'une voix de ténor : « J'aime beaucoup ce que vous faites, vos vidéos sont géniales, vos œuvres d'art me font rire et pleurer à la fois. Vous êtes une femme exceptionnelle, vous êtes la Marcelle Deschamps du 21ème siècle ! Vos œuvres me poursuivent quand, dans ma Lamborghini j'écoute Le Ranz de vaches. Je vois les images de vos installations, je m'y plonge, je m'enivre avec ma bouteille d'Appenzeller et j'ai envie d'hurler de bonheur. J'ai toujours rêvé de vous rencontrer, puis-je vous offrir mon briquet ? Gardez-le, voici ma carte de visite. » Sur le carton épais, satiné, bordé de fils dorés, on pouvait lire, Georges-Edouard Bolomey, dit George, négociant en bétail. Lolita Rist, écroulée de rire, n'avait rien compris mais elle avoua qu'il était dôle. Norga Jaku avait demandé qui était ce fou ?

Maximilien ne savait pas.

Il avait assisté à cette scène qui hantera encore longtemps ses nuits. Rater la rencontre avec R. le soir après le vernissage à cause d'une chute de tension passe encore, mais ne pas saisir l'occasion de parler à Lolita Rist lui était insupportable.

Bien sûr, il fallait s'y attendre, il aurait pu être à la place du Clooney. Oui, elle l'avait invité à leur table, ils avaient ri et bu, ils se sont touchés et embrassés comme tous les artistes insupportables qui se touchent et s'embrassent sans cesse. Norga Jaku, galeriste prétentieux, avait offert du champagne. Ils avaient recommandé des langoustes, du caviar et du foie gras ! Elle lui avait donné sa carte de visite. Quand la sommelière avait voulu passer l'aspirateur après la fermeture, ils étaient encore là, attablés, ivres. Ils sont partis ensemble tous les trois, titubant d'ivresse, de fatigue, se tenant les uns aux autres comme si un puissant vent les empêchait d'aller de l'avant. Maximilien les avait observés de l'extérieur, de la Rämistrasse. Ils l'avaient presque frôlé, sans le remarquer, prirent un taxi et disparurent dans la nuit. Norga Jaku avait préféré aller à pied, et Maximilien avait compris l'inacceptable : cette nuit-là, le presque George Clooney et Lola Rist étaient sans doute devenus amants. Imaginant alors qu'il aurait pu lui parler, lui demander un entretien exclusif, lui consacrer un article, il s'était interrogé sur le sens de sa vie, heurtant du pied un arbre séculaire qui n'y était pour rien. Il s'était demandé combien d'années il fallait passer en prison pour son assassinat, mais il avait réalisé que cela ne valait pas la peine puisque ce n'était pas le vrai. La tristesse peut-elle porter ce nom quand il s'agit en fait du désespoir ? Maximilien ne savait pas

la réponse. Qui avait d'ailleurs posé la question ? Il avait cru entendre une voix. C'était la sienne. Le lendemain il s'était rendu au kiosque d'en face de la rédaction, il avait acheté quatre paquets de cigarettes, et un briquet : « Vous n'avez pas un Mont-Blanc ? Non ? Alors un BIC. » Il avait fourré tout cela dans sa serviette minable, là où il y avait déjà l'ours en peluche de son enfance, et avait éclaté en sanglots.

*

Il n'avait pas toujours été timide et victime des chutes de tensions qui le rendaient incapable de se concentrer. Avec Alma autrefois, c'était différent. Elle l'avait dégoûté, dépuisé, croyait-elle. Elle l'avait libéré de ses peurs, l'avait rendu heureux pour quelques années. Il pouvait enfin oublier une adolescence timide, malheureuse. Une revanche, se disait-il. Il aurait bien voulu vivre dans la ville de sa naissance, au moins dans la même région pour présenter cette femme à ses amis.

Il voulait chasser ces images de son esprit, enfin écrire un message à R. Lui dire que, finalement, il avait envie de la connaître, qu'il se fichait bien de son œuvre d'artiste. Qu'il voulait voir ses dessins, les peintures qu'elle ne montrait pas au public, son œuvre sculptée. Il avait vite oublié Lola Rist et son amant. Il était rentré chez lui et s'était mis à écrire. Les phrases s'imprimaient d'elles-mêmes. Mais dans le labyrinthe étroit et sinueux de son cerveau circulait toujours la même femme. Alma.

Elle adorait photographier les nus féminins, elle en tapissait la cuisine, les couloirs de la maison. Ces femmes à chair de langouste, dévorées de frissons, si attrayants. Ce désir qui noue un nœud

gordien à l'estomac et provoque l'extase émotionnelle. Le souvenir lui venait des frissons intercalés, glissant lentement le long de fines bretelles auréolées de trous. Il n'avait pas toujours aimé les femmes. Jeune, son seul ami était un garçon qui le troublait au point d'en être amoureux sans se l'avouer. Seule une épée aurait pu dénouer cet état de confusion, comme dans le mythe du grand Alexandre.

Il se souvenait qu'elle n'aimait immortaliser que les poses lascives. Pas vraiment les femmes phalliques à la Helmut Newton, aux cuissardes minimes, aux talons aiguilles, caviardées d'un rouge sanglant, incandescent des films évoquant un débordement de désir. Pas de nus, style début de siècle, attendrissant tels un baiser soufflé du bout des doigts en hommage à cette chair fraîchement douchée assise sur un fauteuil de Breuer « Vassily », usé sur les bords.

En cachette, Alma allait reluquer sa collection de livres sur le cinéma, un brin obsolète, bien que jamais elle ne voulût en convenir. Les images de cette vie-là revenaient comme des éclairs, et Maximilien se plongeait dans les eaux profondes du souvenir.

Dans la moiteur de cet été 97, Maximilien l'observait portant des porte-jarretelles noirs et bas résille, ça le faisait flamber. Ils s'enroulaient avec fureur dans des draps en carton-pâte. Il arrivait à l'orgasme avant de l'avoir touchée. N'était-il pas un timide nerveux, toujours adolescent ? Elle léchait consciencieusement, avec amour, ce liquide embaumé collé à sa peau qui séchait en laissant des traces blanches. Sa moiteur le rendait fou. Elle disait que ce goût de sel était si particulier, qu'elle aimait cela. Elle lui demandait de la prendre en photo. Nue,

elle était plus à son aise qu'habillée. Et cette odeur qui émanait d'elle, il en éprouve parfois encore des frissons dans la colonne vertébrale, lui qui se sentait comme un pantin disloqué durant son adolescence. La sueur mélangée aux effluves d'Hypnotic Poison. Elle disait que le Ciel était bon avec elle. Il pensait que c'était vrai.

Il gardait surtout en mémoire un instant privilégié. C'était à la Saint Jean, ces trois longs jours de solstice où l'heure du coucher du soleil ne varie pas d'une minute et où l'on observe le monde et la lumière qui commencera à diminuer imperceptiblement durant les trois mois qui suivront, jusqu'à l'équinoxe. Alma aimait l'idée que la luminosité baisserait jusqu'à Noël, pour recommencer à croître avec la naissance du Christ. C'est ce qu'elle disait. Ce symbole la rendait heureuse et mélancolique à la fois, comme dominée par la bile noire, ce liquide froid et sec, agissant si fort sur l'humeur, rendant l'âme vagabonde et frêle.

Ils avaient pris le bateau, un vieux navire à aubes, délabré, crachotant, de ceux qui mêlent la sueur des passagers, le bruit des bielles et l'odeur caractéristique de la graisse de moteur. Quittant son cœur ils s'étaient accrochés au bastingage du pont. Le drapeau à croix blanche parsemé par les gerbes d'écume était une vraie publicité panoramique en technicolor. Il la regardait, elle léchait ses lèvres, à cet instant il avait parié qu'elle était la femme de sa vie, elle le rendait joyeux, d'un bonheur à la Clochemerle, étalé dans un pré tel un drap mouillé de plaisir, éclatant de blancheur. Il avait su que c'était elle, et personne d'autre. Cette femme-fleur sauvage, si maigre, presque androgyne, une mutante. Son corps, son visage, ses minuscules seins, tel deux

mandarines, se durcir sous la paume de sa main, posée là par inadvertance. Désir insensé de traverser l'épaisseur de sa peau pour arriver au cœur même de cet être de feu. Il s'imagine toucher le poumon nu et les os qui le protègent. Il lui demande comment s'appelle cette partie sublime de son corps si blanc, elle lui répond : l'os iliaque. Il la nomme Blanche d'Iliaque ! Elle lui demande pourquoi. Il lui dit : « parce que c'est la couleur de ta peau. »

Il éprouvait le vertige de cet instant. Ces quelques années de vie de couple, tranquilles, allaient sans doute finir par un mariage, et les enfants naîtraient. Il lui fallait cette preuve pour se convaincre qu'il aimait et que cet amour peut accoucher d'un être vivant.

Un jour, ou une nuit, Alma lui avait dit que le macadam sur lequel ils marchaient pieds nus n'était plus qu'un vaste marécage, que leurs corps se disloquaient peu à peu. Il avait trouvé cette prose belle mais un peu trop sophistiquée. Elle ne le regardait pas. Elle parlait en fixant le plafond, traçant des lettres avec ses mains dans le vide, chantant à voix basse. Elle pleurait. Puis elle riait. Elle allumait une cigarette après l'autre. Elle sortait des livres de la bibliothèque au hasard en disant : « Allons-nous vivre assez longtemps pour lire tous ces livres ? C'est un océan, toute cette littérature ! »

Maximilien se rappelait. Elle lui avait dit qu'elle ne sentait pas son pouls vibrer sous la peau. Que ses veines se dilataient, que ses acides lui provoquaient des ulcères, que la nuit même sa vie la quittait, pour revenir au petit matin. Que cette vie-là, elle la lui donnerait un jour ! Elle l'écrirait même, il pourrait la voir au ralenti, l'examiner en détails. Ce jour-là, il faudrait qu'il

soit honnête, digne. Elle ne supportait pas les larmes chez les hommes, ça faisait nana, elle détestait ça.

Elle lui avait dit ceci : « Va te faire psychanalyser ! Allume un feu ! Provoque un homme ! Casse quelque chose ! Tire une balle ! Déchire une page ! Perds quelque chose ! Bois un verre de trop, enivre-toi ! Éclate de rire ! Fais une fois dans ta vie un geste déraisonnable. Je suis une femme qui a envie qu'on s'occupe d'elle ! Une femme qui cherche un sens à sa vie. Oui ça te fait rire ! Ah tu pleures ? Une femme qui repasse, qui cuisine, qui nettoie, qui regarde la télé, et quelle télé minable avec ton antenne qui n'arrête pas de tomber, qui reçoit le samedi soir, qui va chez belle-mère le dimanche à midi. Le cliché dont je suis la victime permanente depuis que je te connais. En plus, je ne comprends même pas ce que dit ta mère. C'est quoi cette langue ? Elle sourit tout le temps. Qu'est-ce qu'elle veut, ta mère ? Qu'est-ce qu'elle me veut ? Et qu'elle arrête de toucher mes cheveux et mes joues ; non je ne suis pas enceinte, non pas encore ! J'ai compris qu'à mon âge elle avait déjà eu quatre enfants ! Et qu'elle arrête de dire que j'ai des cernes et que mes seins se sont aplatis. Ce n'est pas elle qui a fait des fausses couches, c'est moi ! Elle aurait dû te garder, tu aurais dû l'épouser ta mère ! Oui j'ai des cernes parce que je ne dors pas ! Je vous déteste tous les deux ! Va vivre avec elle ! Je ne suis pas sa fille ! Ni la tienne ! Tu as déjà vu mes mains ; les as-tu déjà regardées de tout près ? Tiens regarde ! Sens un peu le parfum de l'eau de Javel ! Mords un peu cette chair, buveur de sang !

Pardon, je ne voulais pas dire cela. » Elle lui a collé ses mains sur les yeux. Une image est ressurgie de sa mémoire. Enfant il jouait à se cacher dans la

bouche des canalisations. Avec ses amis ils regardaient par les soupiraux les gens s'éloigner, leur corps et leur visage déformés, hachurés par les barrières. Les sons leur venaient en retour distordus ; cela ressemblait à des aboiements intermittents plutôt qu'à un langage humain. Des personnages phoques, en noir et blanc, vus à travers le soupirail. À l'époque, cette déformation les faisait rire, mais là, il s'agissait d'Alma. Il avait essayé de saisir ses mains qui lui lacéraient le visage, elle hurlait, comme une possédée. Une énergumène en chair et en os, pas une de ces folles bergmaniennes en faux-fuyant, dans un décor de carton-pâte, non, une vraie dingue d'Inquisition. Une furie authentique, haletante, dans une mise en scène de Patrice Chéreau.

Que s'était-il passé pour que son haleine, ses effluves sublimes d'Hypnotic Poison ne crachent soudainement que du feu ? Que s'était-il passé pour que, tout à coup, cet édifice de sucre filé s'affaisse en chuintements soufflés ? Il n'avait rien vu venir. Cette désunion était sournoise. Il avait bien remarqué un peu de froideur, de distance ironique, oh ! Rien de grave. Bon, son enthousiasme était plus modéré au cours de leurs rapports. Après l'amour, elle allumait sa cigarette plus vite, elle jetait un bref coup d'œil au réveil, suivi d'un : « Oh là là ! Déjà minuit ! »

Pourquoi n'avait-il pas capté ce signal quasi muet, ce coup d'œil oblique à la pendule, alors que, si souvent, ils avaient eu des étreintes magnifiques ? D'une voix aigre elle le priait d'éteindre la lumière. Il y a un homme dans sa vie, avait-il pensé, c'était évident.

Il avait téléphoné à son amie Jeanne, elle était restée dans le vague, visiblement embarrassée par ses

questions, prétendant ne rien savoir. C'était donc la conspiration du silence ? Il s'était vu mort comme le Christ de Mantegna, une image qui l'avait poursuivi pendant des jours. Dans le grand lit, ils étaient désormais éloignés l'un de l'autre, chacun à une extrémité, tout juste s'ils ne se tournaient pas le dos. Mort mais vivant, pâle, blessé, sans vie ni envie de respirer. Il voyait le tableau. Les mains posées le long du corps, les pieds légèrement écartés. À la place du voile, une couverture légère sur le bas du corps. Sa virilité marquée par les plis du tissu. Il ignorait alors quel serait le prix à payer. L'avait-il mal comprise ? Peut-être souriait-elle, ouvrons les yeux, elle plaisantait cherchait à le tester, pourquoi pas ? Elle lui avait juste dit qu'il ne s'agissait pas d'un homme. Mais, en plein dans sa poitrine, le trou était fait et d'une voix enrouée, il avait pu tout juste dire : « Tu ne plaisantes donc pas ? » Elle avait dit non.

Maximilien revoyait cette larme descendre lentement le long de sa joue. Arrivée à ses lèvres, elle l'avait léchée et avalée, repoussant ses cheveux en arrière comme elle l'aurait fait devant un miroir. Elle avait essuyé son visage maculé de noir avec la manche de sa chemise, puis relevant la tête elle avait dit : « Vas y ! Frappe, cela m'est bien égal. »

Il avait repris ses affaires et s'était installé chez sa maman, heureuse de revoir son fils. Elle s'ennuyait toute seule. Elle lui avait bien dit que cette fille n'était pas pour lui. Une bru qui n'aime pas sa belle maman n'était pas digne de leur famille. Elle avait beau parler cinq langues, cela ne servait à rien, elle ne parlait pas la sienne.

LE RENDEZ-VOUS

(extrait)

par Jean-Luc Borgeat

Assis en face de moi à l'intérieur du Douglas C47, cet as somnole depuis le début du vol, sa casquette rabattue sur les yeux, ses bras croisés sur le gilet de sauvetage, ses doigts glissés sous les sangles du parachute. Il maugrée de temps en temps à cause des secousses de l'avion. À côté de lui, le pilote de la Royal Air Force est adossé à la carlingue. Replié vers sa poitrine, son genou gauche lui sert d'écritoire. Il a sorti un petit calepin pour prendre des notes au crayon. Me souvenant de la leçon de Baxter, j'évite de faire connaissance et de lui demander ce qu'il écrit. Lui aussi est engoncé dans son blouson et les sangles de son parachute. De temps en temps, il jette un coup d'œil par-dessus son carnet et sourit sans engager de conversation. Une fois cette maudite guerre terminée, la paix arrivera-t-elle à nous faire réengager un dialogue ? À l'instar de Baxter, après avoir relevé le col fourré de la veste et rabaisé la visière de la casquette sur les yeux, je tente de m'assoupir. L'assourdissant bruit des deux moteurs Pratt et Whitney est ponctué du tintement de nombreuses courroies qui pendent le long des parois. Leurs boucles métalliques heurtent les poutrelles de la carlingue dans un cliquetis infernal qui réduit à néant toute tentative de trouver le sommeil. Peut-être que Baxter ne dort pas, désireux qu'on lui foute la paix. Des cheveux roux sortent du calot que le calme Britannique a repoussé sur sa nuque pour protéger sa tête qui heurte le fuselage à chaque secousse de l'appareil.

À vingt-trois ans, à quatre mille pieds quelque part au-dessus d'une Europe à feu et à sang, j'essaie de ne penser à rien et sirote du thé tiré d'un thermos que la cantine nous a remis avant de décoller.

Soudain, tout bascule.

La DCA ennemie a repéré le Douglas et ouvre le feu. Les explosions des obus sont d'abord assez

éloignées de l'appareil. Des volées d'éclats viennent frapper les flancs du fuselage sans causer de dégâts majeurs. Instinctivement, nous nous jetons tous les trois sur le plancher du C47. À grands coups de palonnier et de manche à balai qui nous propulsent contre les flancs de l'appareil, notre pilote tente d'esquiver le barrage antiaérien. Il essaie un léger piqué pour modifier son altitude et sa vitesse ; il espère ainsi éviter les tirs des canons, mais les servants des pièces ont tôt fait de corriger leur trajectoire et les explosions ne tardent pas à cerner le bimoteur. Les détonations des projectiles de DCA sonnent, brèves et sèches ; les éclats sifflent, percutent et déchirent les tôles pour former de monstrueuses fleurs aux pétales de métal acéré. Depuis le cockpit, séparé du reste de l'avion par une simple ouverture sans porte, le pilote se tourne vers nous pour crier qu'il va changer de... Il n'a pas le temps de finir sa phrase, un obus éclate à la hauteur de la cabine et crée un sinistre pâté de métal tordu, de débris de verre et de chair humaine. Un second projectile explose tout près de la jonction de l'aile gauche avec le fuselage et l'éventre aussi facilement qu'un bistouri entame la peau. Le pilote anglais pousse un cri, des éclats ont labouré son visage, ses mains. Le haut de sa poitrine n'est plus qu'une plaie, du carburant a giclé sur son torse. Robert ne perd pas une seconde, il ouvre la porte du fuselage et hurle : « Saute ! »

Sans l'équipage tué sur le coup, l'avion commence à piquer du nez ; enchaînant des gestes précis pour m'agripper et gagner de précieuses secondes, je n'ai pas peur ; le commandant se précipite sur le gars de la RAF, empoigne le harnais de son parachute et le tire vers la porte de sortie. L'explosion a arraché des fils électriques, des étincelles sautent de tous côtés, l'une d'elles ne manque pas de toucher l'aviateur anglais, ses vêtements s'enflamment,

il pousse un cri et perd conscience. Les moteurs s'emballent produisant un sinistre sifflement, le feu se propage, l'odeur du carburant mêlée à la chaleur de l'incendie rend l'air irrespirable. Tant bien que mal, Robert maintient le pilote anglais debout, saisit la poignée d'ouverture de son parachute et la tire tout en poussant le malheureux dans le vide puis il se tourne vers moi :

— Bon sang, saute !

J'agrippe les montants de la porte et donne un grand coup de rein pour m'éjecter de l'avion. Durant les premières secondes de chute libre, les turbulences d'air créées par le C47 m'envoient voltiger dans tous les sens, le sol se rapproche à grande vitesse ; saisir la poignée placée sur le côté droit du buste et tirer, la voile sort de son sac pour se déployer en un claquement sec et une violente secousse me ramène à la verticale ; un coup d'œil au-dessus confirme une ouverture correcte, les suspentes ne sont pas emmêlées, mais les sangles du harnais tiraillent de partout.

Loin déjà, l'avion transformé en une boule de feu prend l'allure d'une comète formée de différents débris qui se désintègrent. Il est accompagné d'un bruit de sirène qui s'amplifie pour se terminer brutalement à l'instant où le Douglas percute le sol.

Silence.

L'air chuchote à travers les suspentes et le trou de cheminée située au sommet de la demi-sphère de la voile. Au-dessus flotte une deuxième corolle, le parachute de Baxter s'est ouvert, ses bras tiennent les élévateurs, il est conscient, mais trop loin pour communiquer.

Au-dessous s'étalent des petites collines couvertes de champs parsemés çà et là de surfaces boisées. Des chemins et des routes strient cette campagne où se dressent quelques fermes. Par-dessus l'épaule, j'aperçois un fleuve qui serpente au milieu de forêts poussant sur ses deux rives. Pas de ville. Pas de village. Pas de lumière. Une seule lueur attire le regard, elle ressemble à un minuscule brasier,

le malheureux que Baxter a tenté de sauver en le précipitant dans le vide ; sa voile a dû s'embraser et c'est au bout d'une torche incandescente qu'il a percute le sol.

Difficile d'évaluer une position géographique ; nous volions vers l'Est en direction d'une base exclusivement connue par le commandant du Douglas, précaution des services de renseignements.

Sur le point d'atterrir : plier les genoux, éviter de se raidir, tenter un roulé-boulé. Indemne, mis à part quelques égratignures et contusions, je me prépare à l'impact sur un champ fraîchement labouré. Le choc s'avère plutôt rude ; après une culbute, je me relève recouvert de terre et emmêlé dans les élévateurs et les suspentes. Heureusement au sol le vent est nul ; une fois posée, la voile se dégonfle comme un soufflé raté ; dégrafer le harnais et enrouler au plus vite ce parachute qui vient de me sauver la vie. Après avoir ramassé le paquet, je cours me dissimuler derrière le talus du champ d'atterrissage à l'orée d'un bois.

Extirpées d'une poche intérieure de la veste, les petites jumelles qui ne me quittent jamais permettent de scruter le ciel. Je repère Baxter sous son parachute, il va toucher le sol à quatre cents mètres de ma position ; il se sait observé ; gigotant dans son harnais, il enchaîne une série de signes que nous utilisons souvent en formation de vol sur le mode du silence radio. Leur signification ne laisse aucun doute : « véhicules, loin. Reste à couvert. »

Des soldats ont dû voir les parachutes et sont partis à notre recherche. Dans la direction que Baxter indique, une haie dissimule le convoi en approche. Quelques secondes après Robert se pose et ramasse hâtivement sa voile. La netteté réglée des jumelles laisse apparaître une masse informe étendue sur le sol à côté de lui, le cadavre du pilote britannique.

Ce que je vois ensuite me laisse perplexe.

Baxter se précipite sur le corps de l'Anglais. Il fouille frénétiquement les poches de ce qui reste de sa tenue de vol tout en jetant des regards inquiets du côté du chemin de campagne dissimulé à ma vue, la

colonne ennemie approche. Il prend le portefeuille du Britannique ainsi que la plaque d'identité qui pend à son cou pour les confier certainement à la Croix rouge dans le camp de prisonniers qui ne va pas tarder à nous recevoir, mais le voilà qui échange les médaillons de métal ! Il place celui de l'anglais autour de son cou et le sien autour de celui du cadavre. Puis il sort son portefeuille...

— qu'est-ce qu'il fout bon sang !

Robert glisse le sien à l'intérieur de la veste de vol du malheureux et empoche celui du pilote britannique sans oublier de vérifier qu'ils ne contiennent aucun document qui peut créer un doute quant à leurs identités.

Je reste médusé.

Il griffonne rapidement quelque chose dans un calepin, arrache la feuille, la tend devant lui pour que je la voie bien. Il se lève d'un bond, contrôle si le convoi arrive, cherche du regard ce qui peut servir de cachette, choisit un chêne à quelques mètres. Il montre encore une fois le papier puis le dissimule dans un interstice du tronc de l'arbre ; d'une des poches de sa veste, il extirpe sa ration de biscuits de chocolat et de corned-beef que nous avons reçus avant notre départ ; s'y ajoutent les deux chargeurs supplémentaires pour son colt 45, le même que le mien ; il jette ensuite le tout dans un buisson. Le temps de se tourner et de m'adresser un discret signe d'adieu, les Allemands arrivent. Il lève les bras au ciel en signe de reddition.

Surgit un camion bâché, un Opel Blitz de la Wehrmacht qu'on nous avait appris à identifier avant d'effectuer des attaques au sol sur des colonnes de transports ennemis. Le véhicule freine brusquement ; arme au poing, le chauffeur et un soldat jaillissent de la cabine tandis qu'une demi-douzaine d'hommes bondissent du pont ; deux d'entre eux retiennent des bergers allemands grognant furieusement en direction de Baxter. Les quatre autres se dirigent droit sur lui, deux le mettent en joue pendant que leurs camarades le bousculent violemment et lui arrachent son colt

et un couteau qu'il glissait toujours dans sa botte. Cris et aboiements me parviennent indistinctement et je crains pour la vie de mon commandant qui reste calme en évitant de regarder dans ma direction. Les fréquents bombardements alliés qui tuent de nombreux civils exaspèrent la population. Parfois, des aviateurs parachutés subissent des lynchages.

Le camion n'est pas venu seul, un side-car l'accompagne. En descend un homme en uniforme noir qui rajuste sa casquette d'officier tout en marchant vers Robert. La coupe de ses vêtements affiche une arrogance surlignée par le port d'un képi rehaussé sur le devant et abaissé vers l'arrière, ce qui allonge l'ensemble de la silhouette ; au-dessus d'une courte visière surmontée de deux galons sont cousus deux insignes qui représentent de bas en haut une tête de mort et un aigle aux ailes étendues. Sa veste et sa culotte d'équitation semblent taillées sur mesure. Il avance d'un pas sûr, chaussé de fines bottes de cuir noir de haute-tige minutieusement lustrées et porte au bras gauche un bandeau rouge avec un cercle de couleur blanche dans lequel est cousue la croix gammée. Une chemise immaculée, une cravate noire, des décorations en vif-argent, dont deux éclairs de foudre fixés à l'angle du col de sa veste complètent cette impressionnante panoplie. Cet homme appartient à la «SS» de triste réputation ; les soldats du camion portent des uniformes conventionnels gris-vert et font partie de l'armée régulière allemande, la Wehrmacht. Je n'ignore pas quelques éléments de leur équipement, qu'on nous avait montrés dans l'instruction d'identification de l'ennemi : le casque en acier avec le décrochement à hauteur des tempes, le masque à gaz porté dans un étui de fer rayé, le fusil Mauser et les grossières, mais solides bottes de cuir de couleur noire. C'est la première fois que je peux observer de près des soldats allemands ; dans le ciel nous voyons du métal, rarement des visages ; au début de la guerre, je m'étais porté à la hauteur d'un Messerschmitt sérieusement endommagé ; nous volions en formation à nous toucher les ailes, je distinguais la tête affaissée du pilote sur sa poitrine,

des traces de sang souillaient la verrière; l'espace d'une seconde, il s'est redressé et s'est tourné vers moi découvrant un visage poupin garni d'une petite moustache blonde puis son buste a basculé en avant sur le tableau de bord et son avion s'est lancé dans un mortel piqué.

Des mains d'un des soldats qui maîtrise un des chiens, le nazi saisit un nerf de boeuf avec lequel il frappe régulièrement le côté de sa botte. Deux hommes ont chargé leur fusil en bandoulière pour se glisser derrière Robert afin de lui immobiliser les bras. L'officier SS s'arrête à la hauteur du corps du pilote anglais, au sujet duquel il doit lancer une plaisanterie macabre, car l'ensemble du détachement éclate d'un gros rire qui me parvient par bribes. Craignant que les verres des jumelles scintillent et trahissent ma position, je les abaisse brièvement pour les reporter très vite à mes yeux et continuer d'observer la scène. L'officier SS s'approche de Baxter, il lui soulève le menton à l'aide du nerf de boeuf qu'il fait glisser alternativement d'une joue à l'autre, comme s'il examinait un esclave qu'il allait acheter. Un interrogatoire débute, je n'entends pas ce qui se dit, mais soupçonne que les questions doivent se rapporter au nombre d'aviateurs parachutés ainsi qu'au type de mission.

Baxter répond dans la limite des renseignements que peut donner un prisonnier de guerre, c'est-à-dire son grade, son nom et son numéro de matricule. Cela ne plaît pas au SS qui soudain lève son nerf de boeuf pour lui asséner un coup au visage. Des ordres éclatent, les deux soldats positionnés dans le dos de Robert le projettent sur le sol tandis qu'un troisième se précipite sur lui pour le fouiller sans ménagement.

Il finit par trouver le portefeuille qu'il remet à l'officier; celui-ci y déniche deux billets de livres sterling qu'il brandit devant le visage de Baxter qui ne bronche pas d'un pouce; plongeant son autre main dans la poche de son pantalon, le nazi sort un briquet pour bouter le feu aux deux billets en criant: «God save the Queen» repris par l'ensemble du

groupe; puis, du bout du nerf de boeuf, le SS désigne à Robert le corps du pilote anglais et ensuite le pont du camion, les soldats qui le tenaient immobilisé le poussent vers la dépouille. Baxter dégrafe le harnais, il soulève l'aviateur en passant ses bras sous les aisselles du malheureux; riant de plus belle, les hommes se groupent autour du couple. Ils le projettent de tous les côtés en scandant le début de l'hymne national britannique et confèrent à la scène les allures du dessin animé d'une danse macabre que j'avais vu dans un cinéma londonien lors d'une permission. Arrivé à la hauteur de la ridelle arrière du camion, Robert hisse le cadavre sur le pont. Cela me laisse quelques secondes pour constater à quel point l'homme est brûlé, défiguré. Toute identification relève de l'impossible. Avant que Baxter fasse glisser le corps sur le plancher du véhicule, un des soldats l'écarte violemment pour délester l'aviateur anglais de ses bottes de vol. Il les brandit comme un trophée de guerre puis y plonge le nez et le ressort en grimaçant de dégoût. La pitrerie relance le rire collectif amplifié par la parodie d'un autre soldat qui s'est emparé de la voilure carbonisée pour s'en coiffer comme d'une étoile de madone qu'il imite en penchant la tête et joignant ses mains sur la poitrine. Il finit par jeter le reste de parachute au visage de Baxter en mimant grossièrement qu'il doit recouvrir le corps.

Au même moment, le grondement sourd d'une formation de bombardiers s'amplifie et passe au-dessus de nos têtes, des Lancaster de la RAF en route pour une mission.

À coups de crosse, le détachement fait monter Baxter à l'intérieur du camion, les chiens sur ses talons. Robert étend le corps de son camarade et le recouvre du linceul de soie. Après avoir scruté le ciel, l'officier nazi rejoint son side-car au pas de course. Les véhicules démarrent et sur un geste du SS, ils reprennent le chemin par lequel ils sont arrivés et sortent rapidement de mon champ d'observation. Je demeure seul avec le terrifiant grondement au-dessus de moi.

Par Zeus,

- Par Zeus, comment parler d'amour, à l'époque de Socrate ?
En souffrant des larmes jalouses ? ou l'en niant leurs reproches ?
Qui était « Le Crucifié » ? Friedrich Nietzsche, Diogène de Sinope, ou Saint Paul ?
Et, mais surtout : Qui fut Dionysos ?

- S'épanouir poétiquement, gestuellement et, distinctement, ne se peut : d'évidences, par tous temps — toutes politiques, toutes communautés ...

La coupe vuide

« Ô mes amis, tout buveur d'eau
Et vous pouvez m'en croire,
Dans tous les temps ne fut qu'un sot
J'en atteste l'histoire,
Ce sage effronté
Cynique vanté,
Me paraît bien stupide.
Oh, le beau plaisir
D'aller se tapir
Au fond d'un tonneau vuide.

Encore s'il eût été plein,
Quel sort digne d'envie,
Alors dans quel plaisir divin
Aurait coulé sa vie !
Il aurait eu droit
De braver d'un roi
Tout le faste inutile,
Au plus beau palais
Je préférerais
Un si charmant azile. »

Extrait de ce poème, tiré des « *Poésies rosatiques* », de **Maximilien Robespierre**.

- Qu'est-ce que Dionysos ?

- Comment ?

Moi !
Ce que l'air en dit !
(*l'errant dit !*)

Par Zeus !
: Couleurs ~
z-et seins ~

- Et le Crucifié ?

« les flammes de la terre s'évadent par les seins et la jasmin
des mains s'ouvre sur une étoile. »

Dieu !
Allah !
Nietzsche, Diogène, Bacchus
Jésus, Jean, Matthieu

Extrait du poème **André Masson**, tiré de *Capitale de la douleur* de **Paul Eluard**.

Socrate !

Et Saint-John Perse !

- Qui **fût** Dionysos ? (sic)

Vivants ! Aimants ! Fructifiants !
Sages ! et Sains ! (sic)
Poètes, z-et Sœurs ~

(— l'ensembléments,
ou joires, joyances,
et nilles.)

Abeilles ~

z-et cieux ~

) — ciels !

19 avril 2017,
Lausanne, Suisse, Terre, ç °

Nicolas Urvoy, θί,

SEUL DEMEURERA LE POÈME *

par Hughes Richard

LE VAL D'ORVIN ou mon premier voyage

Quand la lumière se raréfie
Les grelots des juments s'assourdissent
Les roues grincent le gravier crisse
Mais chez nous l'air des montagnes tiédit si vite
Qu'à chaque ombre traversant l'espace
On en reçoit quelques gifles
Tandis qu'au sommet de la pente
Où mes yeux se crispent
Le ciel n'est qu'un rugueux papier buvard
Dans lequel s'épanchent
Les crachats d'encre des sapins
Plus on s'élève plus le V du vallon
S'incurve pour basculer bientôt
Dans l'inconnu
Et j'ai peur tout à coup
De cet enchevêtrement de forêts
Et de broussailles qui se bousculent
Épaisse étendue infestée d'animaux voraces
Aux panses si vastes et gourmandes
Qu'ouvrir simplement leurs mâchoires
Suffirait à gober et déglutir
La modeste carriole qui est la nôtre
Avec son chargement d'écorces et d'escargots
Alors inutile d'appeler au secours
Il n'en resterait rien
Ni brides ni harnais
Ni le moindre dérapage
Ni aucun bouton de ma vareuse
Rien
«Maman dis maman
Qu'est-ce qui nous oblige
A aller traquer l'ours dans son antre?»

C'est mon premier voyage
Et bientôt avec l'Oncle Jean
Nous descendrons le Val d'Orvin
C'est long paraît-il et si sauvage

Qu'il n'y a ni maisons
Ni cabanes de chasseurs
Qu'une route blanche à crevasses
Qui éternue
Dans une apothéose de talus
Et de fleurs rares
De menues clairières et de pâturages
Et vers la fin de la traversée
Un train débouche d'un tunnel
Qui s'arrête exprès
Semble-t-il
Pour engloutir notre cargaison
D'escargots et d'écorces
Puis en respectant l'horaire
Aspiré par la plaine
Il repart là-bas tout là-bas
Derrière des tunnels
Pour se perdre dans une masse
Stupéfiante de feuillages
Qui masque le lac
Et les villages du Seeland
Et moi à la barre
De notre char à banc
A cause des ornières et des nids de poules
Je tressaille et j'ai peur
Peur de toutes ces caches sur notre passage
De ces repaires où depuis la nuit des temps
Des brigands enfouissent leurs trésors
Bien qu'en général selon mon entourage
Ces filous ne sortent qu'à la nuit tombante
Les sangliers par contre
Les sangliers n'ont pas d'heure
Pour harceler les ingénus
Qui s'aventurent dans ces bois
De Brocéliande et de Golconde

Mais davantage encore m'effraient
De fabuleux oiseaux de proie
Capables de soulever et d'emporter
Jusqu'au-dessus des nuages
Des garçons plus lourds que moi

C'est pourquoi je me tiens ferme à la barre
Si je ne vais pas encore à l'école
Depuis toujours l'horizon me tourmente
« Maman dis maman
C'est donc si loin la gare
Où nous devons nous rendre? »

Dès le départ d'un geste las
L'Oncle Jean m'a tendu son fouet
Et remis les rênes de l'attelage
Et bientôt j'ai vu son Brissago
S'échapper de ses lèvres
Pour rouler dans un talus
Où il a failli dégringoler lui-même
Et maintenant voilà qu'il ronfle
Dans ce petit matin de fraîcheur
Troublé d'incessantes étincelles
Et quand je me retourne
Le village n'est déjà plus
Qu'un gros gâteau de framboises
Et les campagnes du Plateau
Autant de miroirs d'où par à-coups
S'envolent des essaims de pollen jaunâtre
Les sonneries des lointaines églises
Lâchent des odeurs de foin qui fermente
Et plus on grimpe
Plus les collines abondent
Qui jouent à saute-mouton
Et tout du cri-cri des grillons
Aux cliquetis des faux
Explose en millions de bulles flamboyantes
Que la mémoire amasse
Dans ses replis les plus profonds

C'est mon premier voyage
Et pour autant qu'on en revienne
Tout sera différent
On mûrit vite à cet âge
Parfois il suffit d'une gare
Parfois d'une main tendue
Ou simplement on rêve un jour
Assis seul sous une tonnelle
Quand soudain tinte une cloche
Avec tant d'insistance
Qu'un voile se déchire
Et votre âme passe à travers « Maman dis maman
C'est vrai que les loups décampent

Quand s'approche l'Oncle Jean? »

Il ronfle
Il bave
Il est grinche
Le cher monstre
Il pue la gniole
Et l'ail amer des bûcherons
Son visage est un maquis de ronces
Mais dès que ses paupières s'entrouvrent
La route se détend jusqu'au fond du vallon
En bonds si prodigieux
Que debout sur mon perchoir
Je siffle ou entonne
Une de ces chansonnettes à la mode
Que maman rabâche sans arrêt
En pressant sur la pédale
De sa machine à coudre
Quant à l'Oncle Jean
Si drôle qu'il soit par moments
Je recule s'il veut m'embrasser
Et ne monte plus sur ses épaules
On est grand

Quand l'horizon nous tourmente « Maman dis maman
Crois-tu ce qu'on raconte?
- Et qu'est-ce qu'on raconte mon garçon?
- On raconte que l'Oncle aurait le grimoire
- Quel grimoire?
De la sorcière notre voisine ... »
Motus et bouche cousue
Il pue
Il rote
Il aura encore trop bu
Cet incurable
De temps en temps
Quand le soleil dégrafe
La jupe d'une pie
Ou que la poussière d'un virage
Lui barbouille le visage
Il grogne quelque chose de terrible
Puis les roues tournent
Les ombrages le recouvrent
Et il ronfle de plus belle

C'est mon premier voyage
Et les juments qui le sentent

Hennissent à tout bout de champ
En dévalant les pentes
A une allure telle
Qu'une horde de sangliers
Peinerait à nous suivre
« Hue! Clara hue! Bichette »
Les clédars largement ouverts
Les voilà qui ruent dans les brancards
Et moi du haut de mon perchoir
Le fouet dans une main
Dans l'autre la manivelle des freins
Je m'applique et me régale
A diriger les manoeuvres
De ces fofolles qui rasant les ravins
En zigzaguant de gauche à droite

« Hue! Clara tout droit Brunette! »
Quand des lointains
Tout à coup émergent
De troublantes rutilances
« Oncle Jean! Oncle Jean!
Sont-ce déjà les toits d'Orvin? »
Il sursaute
Et se rendort
De lui plus rien ne sortira
Aucun mot
Aucun geste
Aucune tape amicale
Aucune voix s'émerveillant
Du survol d'un oiseau bleu
Sur notre carriole
Ni aucun de ces gros rires apte
A réduire en cendres un millénaire
De solitude et de genuflexions
« Maman dis maman
Est-ce que plus tard
Je ressemblerai à l'Oncle Jean? »
Il pète
Il ronfle
Il est grinche
Il pue la gniole
D'un vieil ivrogne
Et l'ail amer des bûcherons

Quelques Haïkai pour elle

Haïkai juste
Le souffle d'une âme
Se posant sur une cloche

Toi venue d'une autre époque
D'un autre large d'une autre langue
Vêtue de songes et d'impatience

Ainsi ont filé les semaines
Tu n'avais jamais peur
Quand j'étais sûr de moi

A quoi bon remonter le store
Puisqu'à présent
Le jour naît sous tes paupières

Si simples sont devenues nos fêtes
Qu'hier à la terrasse du sauvage
L'automne remplissait nos verres

Vieillir est beau à ta lumière
Les regrets lâchent leur fiel
Des arbres poussent dans nos oreilles

La petite mort nous l'avons suffisamment vécue
Pour que l'ultime ne soit pas trop méchante
Si c'est toujours dans tes bras

** Sous ce titre, sans doute posthument, paraîtra mon prochain recueil.*

L'invité: Robert ȘERBAN

Robert Șerban est né à Turnu Severin, Roumanie, le 4 octobre 1970. Il vit actuellement à Timișoara. Écrivain, journaliste et éditeur, il anime, par ailleurs, une émission littéraire à la télévision roumaine.

Il a fait ses débuts littéraires en 1994 avec le recueil *Bien sûr que j'exagère* (Prix du premier recueil de poèmes, attribué par l'Union des Écrivains de Roumanie).

Ont suivi *Odyssex* (poèmes, 1996), *Du poivre sur la langue* (recueil d'entretiens, 1999, Prix de l'Union des Écrivains, Timișoara), *Sur les traces du grand fleuve / Auf den Spuren des grossen Stroms* (ouvrage collectif, avec des textes de Nora Iuga, Ioan Es. Pop, Werner Lutz et Kurt Aebli, vers et prose, 2002), *Timișoara en trois amis* (avec des textes de Dan Mircea Cipariu et Mihai Zgondoiu, poèmes, 2003), *Le Livre rose du communisme* (souvenirs, ouvrage collectif, 2004), *La Cinquième Roue* (entretiens, 2004, Prix de l'Union des Écrivains, Timișoara), *Coccigrues / Anus dazumal* (prose, 2005), *Scéance de cinéma à la maison* (poèmes, 2006, Prix de la revue *Observator cultural*, attribué au meilleur recueil de poèmes de l'année 2006, Prix de l'Union des Écrivains, Timișoara, nommé pour le Prix de Poésie de l'Union des Écrivains de Roumanie et pour le Prix de poésie de la revue *Cuvântul*), *Athénée Palace Hotel* (écrit en collaboration avec Alexander Hausvater, théâtre, 2007), *L'Œil à la gouttière* (recueil d'articles, 2007), *Une charrette remplie de rien / Ein karren beladen mit nichts* (ouvrage collectif, avec des textes de Ioan Es. Pop et Peter Sragher, poèmes, 2008), *La Mort paraffine* (poèmes, 2010, Prix de la revue *Luceafărul de dimineață*, Prix de l'Union des Écrivains, Timișoara), *La Narration d'être, Robert Șerban en dialogue avec Șerban Foarță* (souvenirs, 2013), *La Bouche du pêcheur, Dialogues avec Valeriu Armeanu* (entretiens, 2014) etc.

Les poèmes de Robert Șerban ont été traduits en plusieurs langues (polonais, tchèque, anglais, espagnol, français, italien, néerlandais, yiddish, norvégien, suédois, arabe, ukrainien etc.), et publiés au sein de nombreuses anthologies ou revues littéraires, en Roumanie et dans le reste du monde.

Trois de ses recueils ont paru en Allemagne, en Hongrie et en Serbie.

En guise de présentation

je viens d'un pays
où les croix
ne portent
jamais
de toiles d'araignées
sous
leurs aisselles

Préparation

je retranche les mots
du poème
avec autant d'ardeur que
grand-père quand il taillait à la hache
copeau après copeau
un pieu de bois
l'affûtant si bien
qu'à la fin il pouvait le ficher
d'un seul coup
entre les côtes du sanglier
dans la panse du loup
du putois

je retranche
des vers entiers du poème
et
chaque mot
l'un
après
l'autre
je le prépare
j'en aiguise
la pointe

Sous l'heureux signe du chien

peu de temps après que samantha mit bas
grand-mère me demanda de choisir lequel des chiots
je voulais garder
les autres seraient enfermés dans un sac
puis menés à la rivière ou à l'étang

je remettais chaque jour la décision au lendemain
prétextant qu'il m'était trop difficile
de choisir un seul chiot
parce qu'ils se ressemblaient tellement
tous plus mignons les uns que les autres
je la regardais bien dans les yeux
et lui mentais avec sérénité
tout comme il convient de regarder la mort
et de lui mentir

Elles ne sont plus

elles ne sont plus les femmes
qui peignaient les franges des tapis
et qui brisaient
l'oignon avec le poing
sans en écraser jamais le cœur
les femmes
qui soulevaient la terre d'un coup de fourche
bien haut au-dessus de leur tête

elles ne sont plus les femmes
qui préparaient
des confitures avec des peaux de melon
des goussons d'églantier ou des groseilles
qui préparaient de copieux sorbets
et apprêtaient les draps lentement et minutieusement
comme pour conquérir le monde
centimètre
après
centimètre

les femmes
qui se lavaient les dents avec du gros sel grumeleux
et les cheveux
avec de l'eau de pluie et du pétrole
qui parlaient peu
et jamais avant les hommes
jamais
en dernier

elles ne sont plus les femmes
qui sortaient de l'enfance avec les paumes crevassées
pour bien s'accrocher à la vie
sans glisser
qui lisaient l'heure dans le soleil
sans cligner des yeux
et qui plongeaient
avec une caresse
le couteau
dans la bête frappée
de mort anémique ou peureuse

Notre bonne ménagère

sous le soleil capricieux d'octobre
la mort se revigore

cligne plusieurs fois des yeux
puis
se
redresse
et se mire dans un miroir à main
elle a encore pris un petit coup de vieux
quelques points noirs lui sont apparus
et sa moustache semble avoir peu à peu germé
l'oie a allongé ses pattes
au coin de ses yeux
et n'a plus l'intention de reprendre
son envol
elle s'examine du bout des doigts
un goitre lui a poussé

elle a encore pris des hanches
et des fesses
ses jambes ont grossi à leur tour
ou bien ont-elles tout juste un peu enflé

elle a envie d'en rire
pourquoi diable se faire autant de soucis
elle a toujours été comme ça
bonne ménagère
grasse et courtaude qui n'oublie jamais
de goûter
un peu
à chacun des plats qu'elle prépare

Chair vive

les mots VIANDE FRAÎCHE
sont inscrits sur la devanture de la boucherie
même les jours de fermeture

quelqu'un a essayé depuis la rue
de racler les lettres peintes avec son couteau
sans doute un ami des bêtes
un végétarien ou bien un concurrent
mais il n'a réussi qu'à abîmer la vitre
avec ses empreintes et ses rayures

la nuit
de l'extérieur
on peut voir les vitrines frigorifiques
avec leurs morceaux de viande rouge rose ou bordeaux
tous plus beaux les uns que les autres

quoi qu'on en dise
la mort possède sa propre lumière

Haut les cœurs

j'ai grimpé sur le toit de la maison
où mon père
mon grand-père
mon arrière-grand-père
sont nés
et
ont passé leur vie

je suis monté dessus
comme on monte à cheval
si l'on a de la chance
puis j'ai saisi à deux mains
l'encolure du toit

j'ai senti mon cœur battre tout haut
plus haut que jamais
au point qu'il m'a fallu fermer les yeux
pour pas qu'il n'en jaillisse
et ne s'envole

En quête d'argent

nous partons en quête d'argent
les sourcils froncés
comme si d'une tempe à l'autre
une pelote de raphia
se déroulait

nous marchons d'un pas sûr
le corps penché en avant
jamais nous ne tournons nos regards
pas même lorsque nous apercevons de l'autre côté
des femmes
qui ressemblent à nos moitiés

les premières gouttes de sueur
pointent en marge de la ville
comme une sorte d'eczéma voyageant

des sourcils au sol
et jusqu'au cœur de la terre

ralentissons le pas
dit l'un de nous
mais les manches de nos chemises récoltent sur nos faces
une partie du labeur de nos corps

nous sommes partis en quête d'argent
les routes sont devenues moins nombreuses
mais la nôtre ne mène que là-haut

les mots nous manquent
à la façon des ordres venant de l'arrière
chacun a sa propre guerre à mener

nous ne nous aimons pas
et pourtant celui qui reste à la traîne
glisse sous ses semelles
les longues ombres des autres
et se laisse tirer par elles

en quête d'argent
on se souvient de quand on se glissait enfants
entre les roues des chariots funèbres
afin de ramasser les petites pièces de monnaie
avec quoi les proches
payaient le départ
de chaque défunt

Action de grâce

Seigneur comme il est bon
que tu demeures là-haut
pour toujours
afin que je puisse m'accrocher
à Toi
de temps en temps

Poème de Valérie Gilliard

Dis tu sais dis
J'ai enfilé mon costume de bain hier pour aller à la piscine
Je me suis dit comme ça c'est plus pratique tu vois
Pas besoin de perdre du temps en cabine,
à la piscine.
Je me suis vue dans le miroir
D'habitude je l'enfile dans la cabine aux quatre murs bleus
Mais là
A la salle de bains
J'ai vu mes fesses
Eh bien, tu sais, elles sont pas mal
Je veux dire ça pourrait être pire
La peau finalement peu cabossée et puis le ballot mou en bas se tient sans pendre trop
Je crois que je pourrais encore te plaire
J'ai réalisé, pour mon âge, je suis bien
Il y en a des pires
Tu vois depuis que je vais à la piscine ça n'est pas plus mal je dirais même que ça va mieux
Dis est-ce que tu as remarqué dis ?
Dis
J'en veux encore
Dis tu sais dis
Quand tu étais jeune
Est-ce que tu parlais plus ?

au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil» accomplissait dix ans d'existence

Le persil journal, numéro triple, le persil 138-139-140, été 2017

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Giuseppe Merrone
Vice-président: Dominique Brand,
Secrétaire: Vincent Yersin, Caissier: Daniel Kamponis,
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien: **de la Fondation Jan Michalski, de Sandoz - Fondation de famille, de La Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros, de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture, le Canton de Vaud.**

Imprimé en Roumanie. Tirage: 1200 exemplaires.